Livres reçus : publications récentes

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **24 (1960)**

Heft 95-96

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LIVRES REÇUS. PUBLICATIONS RÉCENTES

Publications en cours. Revues.

— Real Academia Española, *Diccionario Histórico de la Lengua Española*, Seminario de lexicografia, Director Julio Casares, Subdirector Rafael Lapesa Melgar, Redactor Jefe Salvador Fernández Ramírez. Madrid, 1960, 1 vol. 33 × 23 cm., en deux et trois colonnes, de LXII + 112 pages. — Il convient de saluer la publication du premier fascicule du dictionnaire historique de la langue espagnole. Il annonce une œuvre en tous points remarquable. La *Presentación*, p. VII à IX, rappelle que ce dictionnaire se substitue à un autre, dont la publication fut interrompue au second volume, parce qu'il ne présentait pas les mêmes qualités que celui-ci. Des dépouillements considérables ont fourni des matériaux si nombreux que la seule table des œuvres citées dans ce fascicule occupe cinquante pages sur deux colonnes (la table complète sera publiée à la fin du 1er volume). Il ne pouvait être question de publier tous ces matériaux. Pour chaque sens et pour chaque époque le dictionnaire donne un certain nombre de citations et ajoute le nombre de celles qui restent dans le fichier : on pourra ainsi faire des statistiques de fréquence. Les divers sens d'un mot sont classés dans un ordre chronologique. L'étymologie est indiquée rapidement, mais lorsque celle qui est proposée diffère de celle qui est généralement admise, on la justifie en quelques mots. La présentation des articles est parfaite : les caractères sont petits mais très lisibles, les dates et les noms d'auteurs se détachent clairement, et l'on se repère facilement dans les longs articles. Ce dictionnaire fait grand honneur à tous ceux qui l'ont préparé. Je pense que les linguistes qui mettront en chantier le dictionnaire historique de la langue française dont on parle voudront connaître les méthodes qui ont permis une telle réalisation.

— La Commission royale belge de Folklore aide la publication de nombreux travaux de folklore et prend en charge elle-même la publication de certains d'entre eux. Nous venons de recevoir :

— *Annuaire XI 1957-1958, Rapports d'activité*, Commission nationale belge de Folklore, Section wallonne, Bruxelles, 1959, 136 pages. — Il faut signaler l'article de René Meurant, *Chevaux-jupon de Wallonie*, p. 97-130, qui traite en passant de divers noms de chevaux factices : *bidoche, cheval-frou, cheval Bayard*, et surtout *cheval godin*.

— *Chansons populaires de l'ancien Hainaut*, volume I B, notes, compilées par Roger Pinon, Bruxelles, 1959, 216 pages.

— Rose Thisse-Derouette, *Le recueil de danses, manuscrit d'un ménétrier ardennais, Étude sur la danse en Ardennes belges au XIXe siècle*, Arlon, 1960, 141 pages, nombreux fac-similés.

— *Glossaire des Patois de la Suisse romande.* Tome III, fascicule 33, *charrette-chauderette*, p. 393 à 448; Fascicule 34, *chauderette-chenille*, p. 449 à 504; Fascicule 35, *chenille-chicaneur*, p. 505 à 560. Neuchâtel et Paris, 1959, 1960. — Ce glossaire, fondé par L. GAUCHAT, J. JEANJAQUET et E. TAPPOLET, est continué aujourd'hui par MM. E. SCHÜLE, A. DESPONDS, M. BURGER et Z. MARZYS. J'ai déjà parlé de cette grande entreprise dans *Le Français moderne*, à deux reprises, en avril 1948, p. 150, à l'occasion de la publication du fascicule n° 20, et en juillet 1956, p. 228, à l'occasion de l'achèvement du second volume (publié en 1954). J'ai insisté sur l'intérêt que présente le *Glossaire*, non seulement pour les linguistes, mais aussi pour les ethnographes. J'ai dit la richesse de cet inventaire, la clarté de sa présentation, la valeur des historiques étymologiques. Ici même j'ai présenté les rapports annuels de la Rédaction (*RLiR*, XXII, 358, XXIV, 171). Je pense donner dorénavant une chronique des fascicules, au moment de leur apparition.

Quand on fait l'inventaire des trois fascicules récemment parus on rencontre d'abord un grand nombre de mots à correspondants français, comme par exemple *tsèrèyi*, fr. *charrier*. Ce ne sont pas tous, loin de là, des mots empruntés au français : *tsèrèyi* est dérivé du mot qui désignait le char au moment où ce verbe a été formé. Beaucoup viennent du vieux fond gallo-roman et descendent du latin comme leurs correspondants français. Mais il est juste de remarquer que les mots à correspondants français ont presque toujours subi, dans leur forme et dans leur sens, l'influence du français. Aussi, pour simplifier, pour aider le lecteur non patoisant, le Glossaire a-t-il l'habitude de classer ces mots sous le mot français correspondant. Ce procédé contribue à donner à ce vocabulaire un visage plus français qu'on ne l'attendrait. On est sur le point d'oublier qu'il s'agit de patois francoprovençaux, et de se croire quelque part en langue d'oïl. Mais le dialectologue ne s'y trompe pas et les rédacteurs, dans leurs précieuses notices étymologiques, l'aident à remarquer que si *chlingè* est l'argot parisien *chelinguer* « sentir mauvais », si *tsasi* est le fr. *chissis*, si *tsaose pi* est le décalque du fr. *chausse-pied*, *tsazubla* (*tchouèziby*...) vient sans doute moins du fr. *chasuble* que du lat. ecclésiastique CASUBLA, *tsateyi* n'est pas emprunté au fr. *châtier* mais à l'afr. *chastoyer*, et *tsa*, *tsatanye*, *tsaté*, *tsatra* sont des mots indigènes qui viennent de CATTU, CASTANEA, CASTELLU, CASTRARE. Très souvent pour ces mots à équivalent français ils renvoient à l'étymon latin (*CALCEA pour *tsosè* « chausses, culottes »), car le traitement phonétique de ces mots incline à penser qu'il s'agit d'un développement phonétique autochtone. Parfois le commentateur avoue son doute, remarquant par exemple pour *chaussette* que les formes « de Vd, V et N semblent généralement adaptées du fr. » tandis que « celles de B représentent plutôt un dérivé indigène de *chausses* » (p. 463 b). Il semble que la plupart de ces mots représentent un développement local d'un mot du lexique gallo-roman, mais que l'influence du français a été continuelle sur le sens et sur la forme du mot. De cette manière de voir M. Schüle nous donne lui-même une belle démonstration dans son commentaire de l'article *charrue*. Il note, p. 403 a, que « *tsèruye* et la plupart des formes relevées en Suisse représentent le traitement francoprovençal de CARRUCA 'char' », mais que « l'influence du terme correspondant fr. s'est fait sentir à différentes époques, à commencer par la propagation de *carruca* au sens secondaire de 'charrue' et jusqu'à l'adaptation récente du fr. *charrue* dans nos patois (notamment type *tsèrua*) ». On ne saurait mieux évoquer l'histoire des patois suisses et de tous nos patois francoprovençaux, dont le vocabulaire, au

point de départ, ne doit rien au français, mais a été continuellement, dans la suite, influencé par le français.

Nous trouvons aussi dans ces deux fascicules un nombre important de mots qui n'ont pas de correspondant français. Ce sont d'abord de vieux mots conservés depuis la romanisation, comme *tsèraire* « route » (*CARRARIA) qui a d'abord désigné un chemin carrossable et qui aujourd'hui, à cause de la concurrence sémantique de *chemin*, désigne une rue de village, un mauvais chemin, un chemin en pente (voir les mêmes évolutions de sens dans *ALLy*, 838), comme *tsèdó* (CAPITALE) « cheptel, patrimoine » ; comme *tchari* « hangar » (de *char* + ILE), dont l'aire assez curieuse unit le nord de la Suisse aux patois de l'est de la France et de la Wallonie ; comme *chenya* « nom d'une constellation » (SIGNA), *chenyoton* « repas du soir » (CENA...), *cheranchye* « râler (de *ansèyè* « haleter », de ANXIARE), *ches* « corps d'habitation » (CAPSU)...

Parmi ces vieux mots certains attestent plus particulièrement l'appartenance de la Suisse romande à la patrie francoprovençale. Ce sont notamment ceux qui sont conservés aux deux extrémités du domaine francoprovençal, à la fois en Suisse et Lyonnais Forez, ces deux marches frontières, comme *chèvèló* « haie » qui est dans l'*ALLy*, carte 453, *sèviló* (de SAEPES). Certains évoquent la période ancienne où le francoprovençal subissait volontiers l'influence des dialectes méridionaux d'oc. Témoin ce curieux *chètron* « case de grenier », de formation identique au pr. *castroun* « loge à cochons » (CASTRA + ONE). D'autres mettent en lumière le rôle de refuge de la Suisse. Par exemple *chèra* « visage », qui dut s'étendre autrefois sur toute la moitié nord du domaine gallo-roman, la moitié sud ayant *cara* ; la progression de *visage* et de *figure* a repoussé *chèra* dans cette zone reculée où sa vitalité est caractéristique. Un autre exemple de ce rôle de refuge nous est donné par *chemin* (*tsimin*) « foyer », qui continue CAMINU, disparu presque partout ailleurs.

Nous trouvons ensuite des créations locales plus récentes, des composés comme *chaud-temps* « été » qui a complètement éliminé le représentant d'AESTATE en Suisse et dans l'est du francoprovençal, et qui représente ainsi un type francoprovençal de l'est, un de ces mots qui se déplacent chez nous d'est en ouest. Les composés avec *chasse* sont au nombre de 18 : *chasse gueux* « gendarme », *chasse-coquin* « agent de police », *chasse-marie* « chasse-neige »... Il y a aussi 18 composés avec *châtre* dont plusieurs désignent un mauvais couteau. Il y a les composés formés par agglutination : *chè* (*si est*) « oui », *chechè* (*si si est*) « oui », *chèlya* « ici ». Il y a les mots formés avec un préfixe expressif comme *chatyira* « sonner la cloche » (préfixe *sa-*) et sans doute *chebolá* « taquiner » (préfixe *che-*, *se-* parallèle à *cha-*, *sa-*). Les dérivés sont nombreux ; *chauderieye* (de *chaudière*) « redevance en produits laitiers », *chautener* (de *chaud-temps*) « estiver », et *chautenage* « estivage », *chautenet* « corsage ».

Il y a enfin les mots empruntés aux proches voisins, les dialectes allémaniques. La liste est plus longue que je ne le prévoyais : *chatouille* « cassette », *chats* et *chatseli* « l'amoureux d'une jeune fille », *chèbe* « corde », *chèfr* « berger », *chegoutè* « bon », *cheguner* « bohémien », *chèk* « occasion », *chèlè* « dégazonner », *chelèrte* « mauvais », *chelinque* « schelling », *chèlt* « enseigne », *chemarots* « pique-assiette », *chèmlè* « escabeau », *chenâbre* « vacarme », *chenakè* et *chenako* « traîneau », *chenètse* « coin de fer », *chenupa* « renifler », *chermá* « rabâcher »...

Tous ces mots, à l'exception de certains composés, ne doivent rien au français. Ils

sont, dans ce vocabulaire, la partie la plus réfractaire à l'œuvre de destruction que la langue française opère au dedans même des patois.

Quelques mots demeurent énigmatiques et il faut féliciter les rédacteurs de nous avoir avoué leurs doutes. Tel ce *charveyronus* « grosse pierre » qui correspond au *ṣarvérõ*, *starvérõ* de Savoie, au *tsarvairõ* de l'Ain. Nous aimerions qu'il ait vécu aussi en Suisse, élargissant ainsi son aire francoprovençale. Mais M. Desponds nous avertit qu'il ne se rencontre que dans un procès-verbal écrit par un notaire savoyard et qu'il peut donc bien être seulement un mot de Savoie. De la même façon M. Burger, commentant *chebolá* « taquiner », nons avoue ses doutes au sujet de l'étymologie qui rapproche ce verbe du nom de l'oignon. Et il propose de le ranger parmi les verbes dont la première syllabe présente un caractère expressif : *si-*, *sè-*, *sa-*... : *sibola*, *sabouler*, *chambouler*, *segounyi*... Ainsi les rédacteurs ne craignent-ils pas de prendre parti et de présenter l'histoire étymologique qu'ils pensent la plus probable. Ils ont raison de s'engager ainsi et d'aider le lecteur. Ils sont d'ailleurs le plus capables de le faire puisqu'ils connaissent mieux que personne les patois dont ils nous parlent.

Le Glossaire veut être une encyclopédie. Ainsi dans l'article *charrue*, après avoir donné toutes les formes et les sens de ce mot, et esquissé son histoire depuis le latin, M. Schüle donne une description très précise de l'ancienne charrue et de ses différents types. Dix dessins minutieux et élégants permettent au lecteur de suivre aisément les explications. Une carte précise la répartition des types. Ces six grandes pages composent un modèle de monographie. En terminant cette courte présentation, je veux dire mon admiration pour les travailleurs d'autrefois qui ont réuni cette documentation dont la richesse est prodigieuse, et pour ceux d'aujourd'hui qui nous la présentent d'une si remarquable manière.

— *Studia Neophilologica, A Journal of Germanic and Romance Philology*, edited by Bengt Hasselrot, Uppsala. Nous indiquons les articles qui concernent la linguistique romane.

Vol. XXX, 1958. Östen SÖDERGÅRD, *Un problème d'interprétation de style dans le roman Lélia de Georges Sand*, p. 96-106. Liste des mots et des images qui évoquent la froideur de Lélia. Explication par les passages d'une première édition, disparus dans les autres, dans lesquels G. Sand avoue sa frigidité. — Alf LOMBARD, *Réflexions relatives au compte rendu de M. V. Buescu*, p. 107-110. Discussion de quelques critiques faites par M. Buescu à l'étude de M. Lombard sur le verbe roumain. — Parmi les comptes rendus : L. F. FLUTRE, *Recherches sur les éléments prégaulois dans la toponymie de la Lozère* (J. Hubschmid), p. 129-136. — O. DUCHAČEK, *Latin bellus, vieux français bel*, p. 175-191. Les mots qui désignent la beauté n'avaient pas à l'origine cette signification. Plus le niveau intellectuel est élevé, plus on distingue les nuances de la beauté. Les exemples sont tirés du latin et du français. — Knud TOGEBY, *Les diminutifs dans les langues romanes du moyen âge*, p. 192-199. Dans ses *Études sur la formation diminutive* M. B. Hasselrot a montré que le XVIe siècle français connaissait de nombreux diminutifs, que le XVIIe a refusés. M. K. Togeby montre que les diminutifs sont plus rares en ancien français qu'en ancien italien et en ancien espagnol, et qu'en ancien français ils apparaissent presque toujours liés à une atmosphère rustique ou pastorale (*Aucassin et Nicolete*). — Dagmar ALMENBERG, *La présentation des répliques chez quatre romanciers contemporains*,

p. 200-213. Il s'agit de Martin du Gard, Duhamel, Mauriac, Romains. — Alvar ELLEGÅRD, *Notes on the use of statistical methods in the study of name vocabularies*, p. 214-231. — C. r. de Ake GRAFSTRÖM, *Étude sur la graphie des plus anciennes chartes languedociennes* (Ingrid Arthur), p. 283-287.

Vol. XXXI, 1959. Le 1er fascicule de cette année est dédié à Paul Falk à l'occasion de son 65e anniversaire. Bengt HASSELROT, *A Paul Falk*, p. 3. — Göran HAMMARSTRÖM, *Graphème, son et phonème dans la description des vieux textes*, p. 5-18. Vigoureuse attaque contre les « philologues » accusés de mal distinguer dans leurs descriptions les sons et les graphies et de classer les matériaux d'après l'état de choses existant à une époque antérieure. Pour qu'ils ne continuent pas « d'augmenter inutilement les frais d'impression » (p. 11) par des « manières qui relèvent aujourd'hui du dilettantisme » (p. 18), M. H. leur propose une nouvelle méthode, dont l'essentiel consiste à « effectuer avec exactitude une description synchronique, où les unités (« voyelles », « consonnes » ou quoi que ce soit) sont déterminées exclusivement sur la base des données qui existent (ou dont on suppose qu'elles existent) dans la langue et à l'époque examinées » (p. 10). On aimerait que M. H. nous donne, comme justification et en exemple, le commentaire « linguistique » d'un vieux texte, établi selon sa méthode. — Arne KLUM, *Qu'est-ce qui détermine quoi? Réflexions sur les rapports entre les verbes et les adverbes exprimant une date*, p. 19-33. — Bengt HASSELROT, *Petit supplément de diminutifs français*, p. 34-42. Supplément d'une cinquantaine de mots à la liste de 200 diminutifs français en -ette, -otte, récoltés par M. H. pendant une douzaine d'années et publiés dans ses *Études sur la formation diminutive*. Certains sont très usuels et l'on est étonné de n'y avoir pas pensé : affichette, barbichette, enfantelet, garsonnet, tonnelet. — Ingrid ARTHUR, *Lo Cavalier armat, version provençale du Miles armatus attribué à Pierre de Jean Olivi*, p. 43-64. — Åke GRAFSTRÖM, *Contributions à la connaissance du vocabulaire de l'ancien occitan*, p. 64-72. Nous connaissons mal le vocabulaire de l'ancien provençal, les dépouillements de Raynouard et de Levy étant loin d'être exhaustifs. Les publications de Pansier, Vidal, Dobelmann, Brunel ont comblé bien des lacunes. Mais il y a encore beaucoup à faire. Il faut encourager les initiatives comme celles de M. Grafström, et aussi celle de M. Pfister (voir *Vox Romanica* 18, p. 220). — Virgilio BEJARANO, *El empleo de los tiempos personales del verbo en la Vida de San Ildefonso del Arcipreste de Talavera*, p. 73-85. — Carin FAHLIN, *Mérimée et ses amis espagnols : la comtesse de Montijo et Estébanez Calderon*, p. 86-107. — Costanza PASQUALI, *Personaggi proustiani : Madame Swann e i suoi vestiti*, p. 108-127. Östen SÖDEGÅRD, *Un aspect de la prose de Camus : le rythme ternaire*, p. 128-148. — Norman SUSSKIND, *The decumulated relative pronoun of popular french*, p. 195-201. — C. r. de André Martinet, Économie des changements phonétiques (B. Malmberg), p. 298-306. — Tauno NURMELA, *In memoriam. Arthur Långfors*, p. 326-327.

Vol. XXXII, no 1, 1960. Ingrid ARTHUR, *A propos de l'article « Graphème, son et phonème dans la description des vieux textes » de M. Göran Hammarström*, p. 30-40. Sage réponse d'un « philologue » à l'attaque de M. Hammarström (voir plus haut). — Paul FALK, *Sur les vers de Marcabru : Que i ant li buzat d'Anjau, Cal desmerill*, p. 41-52. Belle étude sur le mot *cal*, tiré de l'expression *far cal*, venue de *calfar* « chauffer, se mettre en colère ». Le sens des vers énigmatiques devient clair : « Les buses d'Anjou ont fait preuve d'une ardeur d'émerillon. » — Magnus ULLELAND, *Alcune osservazioni sulla legge Tobler-Mussafia*, p. 53-79. L'usage des pronoms personnels atones en ancien italien. —

Regina af GEIJERSTAM, *Un esbozo de la Grant Cronica de Espanya de Juan Fernandez de Heredia*, p. 80-105. — Östen SÖDERGÅRD, *Étude sur le vocabulaire de Capitale de la Douleur de Paul Eluard*, p. 106-116.

— *Les dialectes belgo-romans*, Bruxelles, 1959, tome 16.

N° 1. E. LEGROS, *Glanures linguistiques dans les textes littéraires en wallon de Liège et de Verviers* (1re série), p. 5-43. M. Élisée Legros remarque au début de cet article que les textes littéraires en wallon ont été peu exploités par les linguistes. Ceux-ci ont eu plutôt recours aux textes du moyen âge et aux patois recueillis par l'enquête orale. Or des textes du XVIIIe et du XIXe siècles on peut tirer des renseignements non négligeables : datations d'évolutions phonétiques et morphologiques, disparitions de vieux mots. La remarque d'E. L. peut être étendue à bien d'autres dialectes. Ainsi il y a beaucoup à tirer des textes de Saint-Étienne (Loire) au XVIIIe siècle, dont M. Straka va nous donner une édition. On y verra par exemple le remplacement au cours du XVIIIe siècle du vieux mot frpr. *jalina* « poule » par le mot venu de Paris *poule*. Parmi les « glanures » de cet article je note particulièrement : *Avints* « période de l'année précédant Pâques », sens qu'on retrouve en Suisse romande (*GPSR* 2, 148), *côparèye* (« coupe-oreille »), « cloche du couvre-feu de l'ancienne cathédrale Saint-Lambert », l'expression *vèyi s'cowe rilûre* « voir sa queue luire », *a cwér di* « au bout de ». — *Mélanges. Le vin de Lezac dans Gautier le Leu*, par J. HERBILLON, p. 44-45. Explication des vers du fabliau *Du sot chevalier* : « Mais vin i a, de fit le sai, Ne sai dc Lezac ou d'Ausai. » Il faut lire : « Lezaç. « *Ausai* et *Lesaç* sont deux noms de l'Alsace, *Ausai* est la forme romane, et *Lezaç* une forme reprise au moyen allemand *Elsass*. — *Le nom de saint Syr à Nivelles*, par J. HERBILLON, p. 45-51. — *Ancien français du nord bonnenc, w. bonin*, par J. HAUST et E. L., p. 51. — *Chronique*, p. 52-68. — *Comptes rendus et Notices*, p. 69-95. Noter le c. r. de G. ROHLFS, *Studien zur romanischen Namenkunde* (p. 77-79) et celui du tome 3 du *Dicziunari Rumantsch Grischun* (p. 89-94).

N° 2. E. LEGROS, *Glanures linguistiques dans les textes littéraires en wallon de Liège et de Verviers* (1re série), suite et fin, p. 97-126. Je note : *figueûre* « figure » (du corps et non du visage), *Grimot* « le diable », *hème* « enseigne grotesque » (il s'agit d'un nom du singe), *taye* « arrière-grand-mère ». — P. RUELLE, *Fr. fredon, pic. ferdon, liég. furdon* (avec une carte), p. 127-144. — J. HERBILLON, *Le nom de l'Ardenne*, p. 145-148. — J. HAUST et E. L., *W. nam. Lauja « endroit d'un bois propice à la cueillette »*, p. 149. — *Chronique*, p. 150-154.

Nos 3-4. *Chronique*, p. 155-160. — E. LEGROS avec la collaboration de J. HERBILLON, *La philologie wallonne en 1958*, p. 161-283. On ne saurait dire trop de bien de cette bibliographie analytique et critique, où l'on trouve chaque année non seulement les ouvrages entièrement consacrés à la Wallonie, mais aussi ceux dans lesquels se trouvent des mots ou des formes de Wallonie. La bibliographie de 1958 renferme 228 livres ou articles, et l'on peut affirmer qu'aucun ouvrage important n'a échappé aux auteurs. Chacune des bibliographies annuelles est tirée à part et leur collection constitue une très précieuse chronique bibliographique de la Wallonie, comme on voudrait que chaque province romane en possédât une. Dans celle de 1958 il faut citer particulièremrnt le c. r. des 8 fascicules de l'*FEW* parus pendant l'année. Ce c. r. occupe 37 pages. Il apporte au très riche dictionnaire de M. W. von Wartburg un indispensable complément.

— *Anales del Instituto de Lingüistica*, tomo VII, Mendoza, 1959, 225 pages. — Ce septième fascicule de la belle publication de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Cuyo renferme une seule étude, de M. F. Krüger, cousacrée aux sièges dans les pays romans. Après avoir rappelé que la première façon de s'asseoir a été de s'asseoir par terre et qu'il en reste bien des survivances (je noterai ici volontiers que dans le Lyonnais, le faucheur, pour battre la faux, enfonce l'enclumette dans le sol et s'asseoit par terre, *ALLy*, planche 20), l'auteur traite des tabourets, des bancs, des bancs-coffres et des chaises-coffres (chaises à sel), enfin des sièges à dossier (chaises, fauteuils). Pour chaque catégorie de sièges il donne la répartition géographique des objets et des noms qui les désignent, sans s'interdire des incursions hors du domaine roman. Sa documentation est très riche, son interprétation est celle qu'on peut attendre d'un tel linguiste ethnographe. Neuf photographies et vingt-huit dessins complètent le volume. M. Krüger nous avertit que cette étude n'est qu'une partie d'un travail plus vaste consacré au mobilier dans les pays romans. Il me reste à souhaiter la prochaine publication de ce vaste ensemble.

— *Revue de Linguistique*, Éditions de l'Académie de la République populaire roumaine, Bucarest.

Tome III, 1958, n° 2. — I. Iordan, *Au sujet du lexique des langues ibéro-romanes*, p. 141-152. Étude des éléments lexicaux qui distinguent le catalan des autres langues de la péninsule ibérique. Il apparaît clairement que le catalan se rattache aux dialectes gallo-romans. — I. Şiadbei, *La prothèse vocalique dans les langues romanes*, p. 153-163. La prothèse devant *s* semble s'être développée dans les langues romanes après la séparation de la partie orientale de la Romania. La prothèse de *a* devant *r* est trop étendue pour dépendre d'un substrat ibérique. — Al. Niculescu et Al. Roceric, *Le pronom dinsul dans la langue roumaine*, p. 165-196. — G. Klaster-Ungureanu, *Wirtschaftliche und gesellschaftliche Beziehungen zwischen Rumänen und Sachsen*, p. 197-219. — Em. Vasiliu, *Remarques sur la structure de la syllabe en roumain*, p. 221-223. — A. Avram, *Sur la phonologie de la norme*, p. 225-235.

Tome IV, 1959, n°s 1 et 2. — P. Guberina, *La stylistique, science quantitative ou qualitative ? Un contenu lexicologique différent — la même identification*, p. 5-8. — E. Petrovici et P. Neiescu, *Un ou deux phonèmes ? Le cas des phonèmes diésés et bémolisés finals du roumain*, p. 9-16. L'audition en sens inverse d'enregistrements magnétophoniques prouve que ces consonnes ne sont pas suivies de quelque chose, mais que ce sont des phonèmes uniques. — B. Cazacu, *Considérations sur l'histoire du roumain littéraire (Problèmes et méthodes)*, p. 17-38. — M. Avram, *Procédés morphologiques de différenciation lexicale en roumain*, p. 39-58. — N. Dănilă, *Observations sur la dérivation regressive dans la langue française*, p. 95-103. — I. Iordan, *L'essor des études de linguistique dans la République populaire roumaine après le 23 août 1944*, p. 133-145. — I. I. Russu, *Les noms de localités dans les tablettes cirées de Dacie*, p. 161-168. — Sorin Stati, *Le participe en -to et le système du participe latin*, p. 169-174. — G. Ivănescu, *Naissance et évolution du suffixe gallo-romain -age*, p. 175-200. Intéressante étude onomasiologique et de géographie linguistique, basée sur les cartes de l'*ALR*, de l'*AIS* et de l'*ALLy*. Il faut remarquer une fois de plus que dans ces domaines éloignés les uns des autres l'imagination populaire suit les mêmes impulsions et fabrique des expressions semblables. — V. Şuteu et

G. ABĂLAŞEI, *Nouveaux moyens de recherche dans le domaine de la phonétique expérimentale*, p. 235-242. Il s'agit du filmographe et du filmophone. — Valeriu RUSU, *Formules d'interpellation en roumain*, p. 243-253. — Il faut encore signaler dans ce tome deux articles nécrologiques sur Karl Jaberg, par I. Iordan, p. 277-278, et sur G. Serra, par Liviu Onu, p. 279-282.

Tome V, 1960, nº 1. — Em. VASILIU, « *Langue* », « *parole* », *stratification*, p. 27-32. — E. PETROVICI, *La dépalatalisation des consonnes devant e en Valachie, au sud-est de la Transylvanie et dans le dialecte istro-roumain*, p. 53-65. — M. ZDRENGHEA, *Quelques considérations sur l'évolution du système vocalique de la langue roumaine*, p. 91-99. — Andrei AVRAM, *Sur les causes de la disparition du L final — article défini*, p. 101-107. — Valeriu ŞUTEU, *Bemerkungen zur Häufigkeit der Wörter in den Werken einiger rumänischer Schriftsteller*, p. 109-134. — C. POGHIRC, *Considérations sur le lexique de l'ancien macédonien*, p. 135-145.

Pierre GARDETTE.

— *Probleme de lingvistică generală*, Bucureşti, Editura Academiei Republicii Populare Romîne, tome I, 1959, 172 pages, et tome II, 1960, 173 pages. — Cette nouvelle publication annuelle s'ajoute, depuis l'année passée, à la série déjà importante de revues de linguistique publiées par nos confrères roumains et mentionnées ici même à plusieurs reprises. Elle paraît sous la direction de M. Al. GRAUR dont on vient de rééditer les *Studii de lingvistică generală* (1960, 515 pages), recueil d'études sur les catégories et les lois philosophiques en leur application à la linguistique, sur la langue et la pensée, sur les lois linguistiques, sur la langue et la société, etc. Les contributions à sa revue, rédigées en roumain (avec résumés en russe et en français), traitent de préférence de problèmes généraux tels que l'établissement d'un système en sémantique (I. COTEANU), les lois de linguistique évolutive (C. OTOBĂCU), la transformation d'une langue populaire en une langue nationale (P. MICLĂU), l'évolution des catégories grammaticales (L. WALD), la délimitation de l'argot (E. SLAVE), l'identité fonctionnelle du phonème (A. IONAŞCU), l'homonymie et ses différents aspects (P. DIACONESCU, F. ASAN, S. STATI), le fonds essentiel du vocabulaire et la dérivation (T. POPA-TOMESCU), la préfixation « asémantique » (I. RIZESCU), le contenu et la forme linguistiques (I. COTEANU et E. VASILIU), la lutte entre les faits linguistiques nouveaux et anciens (A. GRAUR), l'expressivité et l'affectivité (E. SLAVE), les écrivains et l'évolution liuguistique (P. MICLĂU) ; à la fin du tome II, on trouvera une mise au point des différentes tendances de la linguistique structurale (L. WALD). Il est naturel que, le plus souvent, les auteurs se réfèrent à des faits roumains, mais le français et les autres langues romanes ne sont nullement négligés.

— *Fonetică şi Dialectologie*, Bucureşti, Academia R. P. R., Institutul de Lingvistică, vol. II, 1960, 268 pages. — Dans le second volume de cette revue, paru sous la direction de M. ROSETTI deux ans après le premier (v. *RLiR*, 22, 1958, p. 361), nons relevons plusieurs études très intéressantes de phonétique : sur l'aspect auditif de la détente des consonnes finales « bémolisées » et « non bémolisées » en roumain (E. PETROVICI et P. NEIESCU), sur les caractères phonétiques et phonologiques des « semi-voyelles » roumaines (A. ROSETTI), sur la nature de l'-*i* final (V. ŞUTEU ; au moyen d'enregistrements sur pellicule cinématographique et sur bande magnétique), etc. L'intérêt de la contribution

de M. N. I. DUKELSKI (Leningrad) : *Recherches de phonétique expérimentale sur la palatalisation et la labialisation des consonnes roumaines* (en roumain, comme les autres articles), dépasse largement le sujet indiqué dans le titre; c'est une description de tout le système vocalique et des principales consonnes du roumain, description fondée sur la palatographie, un film des mouvements labiaux et une centaine de radiographies (représentant malheureusement des articulations isolées et non dans des mots; la durée de l'exposition n'est pas indiquée; aucun original n'est publié, seulement les croquis; nous reviendrons sur ces radiographies et les renseignements qu'on peut en tirer, ainsi que sur d'autres résultats ds l'étude de M. *D.*, dans un autre compte rendu). Un second article de M. DUKELSKI, sur la méthode de substitution des sons en phonétique, a aussi été publié en russe dans les *Recherches sur les diphtongues roumaines* (v. ci-dessous). Parmi les contributions de dialectologie, deux études sont fondées sur les relevés de l'*ALR* : étude de G. GHIȚU sur la palatale *n̆* dans les parlers roumains et celle de V. RUSU sur les termes désignant le typhus; M. ŞALA examine, d'après l'*AIS* et l'*ALR*, la fréquence des métaphores d'origine populaire et savante dans les deux domaines linguistiques et s'attache plus spécialement à l'analyse de diverses métaphores syntagmatiques désignant la « pomme d'Adam ». Citons encore les articles de T. TEAHA sur quelques aspects phonétiques archaïques du parler du Bihor et de G. P. KLEPIKOVA (Moscou) sur les fonctions des préfixes verbaux d'origine slave dans le dialecte istro-roumain. G. ISTRATE expose les principaux caractères du *Nouvel ALR* et apporte, aux matériaux qu'il contient, un certain nombre de compléments, notamment d'après les enquêtes effectuées au cours de ces dernières années par les linguistes de Jassy. Les autres contributions concernent la dialectologie non romane.

— *Studi linguistici italiani* diretti da Arrigo CASTELLANI, Friburgo (Svizzera), Edizioni Universitarie, vol. I, fasc. 1, 1960, 84 pages. — Nous sommes heureux de pouvoir signaler à nos lecteurs cette nouvelle revue dédiée à la linguistique italienne, aux recherches sur la formation et l'histoire de la langue littéraire aussi bien qu'à l'étude des dialectes anciens et actuels; dans son programme figurent aussi, outre la publication de travaux de recherche, des discussions de problèmes d'actualité linguistique relatifs au domaine italien. Le comité d'honneur est composé de MM. Aebischer, Monteverdi, Schiaffini et von Wartburg; le directeur est secondé par MM. Fiorelli et Reinhard. Le premier fascicule qui vient de paraître contient deux études importantes de M. AEBISCHER, *La finale -e du féminin pluriel italien, étude de stratigraphie linguistique* (p. 5-48), et de M. CASTELLANI, *Il nesso si̯ in italiano* (p. 49-70), ainsi qu'une analyse détaillée de B. MIGLIORINI, *Storia della lingua italiana* (Firenze, 1960), par Piero FIORELLI (p. 71-84). Nous formulons des vœux pour la réussite de cette revue dont le premier fascicule se présente sous un jour si favorable et nous félicitons M. CASTELLANI de son heureuse entreprise dont l'utilité nous paraît indéniable.

Georges STRAKA.

— *Bulletin d'information du Laboratoire d'analyse lexicologique*, nº 2. (Publications du Centre d'étude du Vocabulaire français). Faculté des Lettres et Sciences humaines, Besançon, 1960. — C'est avec intérêt que l'on suit le développement des travaux entrepris par le Centre d'études du Vocabulaire français de Besançon. Le premier Bulletin, paru en mars 1960, présentait des propositions pratiques pour la codification des infor-

mations grammaticales. Cet avant-projet, dû à M. Mitterand, a suscité des critiques et des suggestions, voire des contre-propositions. Ce nouveau Bulletin nous livre les unes et les autres. M. Gougenheim et M. Chevalier apportent au système décrit certaines modifications internes destinées à l'améliorer. Ils se déclarent d'ailleurs prêts à l'adopter si l'expérience en vérifie l'utilité : le Centre se proposait de faire en août 1960 cette expérience ; nous saurons prochainement ce qu'elle a donné. M. Henri Bonnard, dans un article remarquable — ce qui ne surprend pas de la part d'un si bon grammairien — offre une discussion approfondie de plusieurs des problèmes d'identification et de classement qui doivent être résolus avant toute codification (p. 9-16). Enfin M. Greimas, sous le titre : « Remarques sur la description mécanographique des formes grammaticales » (p. I-XXV), présente une contre-proposition dont M. Mitterand dit lui-même : « (Elle) exclut les opérations de codification des travaux du linguiste, et ...propose une terminologie grammaticale plus précise et plus cohérente que la nôtre et plus appropriée aux exigences des machines électroniques, de la machine à traduire en particulier. » M. Mitterand confesse que son ambition n'allait pas aussi loin et se limitait à l'analyse lexicologique et grammaticale des textes littéraires et qu'il avait cherché à garder le plus possible, pour être pratique, les classements traditionnels qui sont ceux de la plupart des usagers. La discussion ainsi ouverte pourra continuer et permettre d'établir des bases suffisantes pour qu'un colloque parvienne à mettre au point les normes retenues définitivement par le Laboratoire pour l'élaboration des dépouillements. On doit souligner l'activité du Centre qui, sous l'impulsion de son directeur, se montre capable de joindre aux discussions théoriques un certain nombre de réalisations pratiques.

— *Bulletin des Jeunes Romanistes*, n° 1, juin 1960 ; édité par l'association des Jeunes Romanistes. Centre de Philologie romane, 2, rue Geiler, Strasbourg. — Le Centre de Philologie romane accueille chaque année depuis quatre ans des jeunes chercheurs de tous les pays. Afin de continuer le travail commencé à Strasbourg, plusieurs d'entre eux ont voulu créer une association qui groupât avec les étudiants actuels les anciens du Centre. L'organe de cette association, le *Bulletin des Jeunes Romanistes*, qui paraîtra deux fois par an, permettra d'établir entre ces étudiants de différents pays une collaboration fructueuse en même temps qu'amicale. Ce premier numéro contient un article d'« invité » — le directeur du Centre, comme il est naturel — « Sur trois strophes de Bernard de Ventadour », suivi de contributions fournies par les « Jeunes ». Ce sont : Littérature et Psychologie. Essai d'analyse graphique. — Note sur la ponctuation portugaise. — Le Jardin Essentiel. Notes sur Yves Bonnefoy. — Le monde des Objets chez Malraux et chez Sartre. — Esquisse d'une bibliographie sur Lautréamont. Dans son introduction, le président de l'association réclame des articles qu'ils présentent les caractéristiques suivantes : originalité, concision et fraîcheur d'esprit ; les jeunes auteurs se sont parfaitement pliés à cette exigence et cela est plein de promesses pour l'avenir. Cette initiative sympathique méritait d'être signalée. On espère qu'elle trouvera les encouragements dont elle a besoin.

— Centre de Philologie romane et de Langues et Littératures romanes et françaises contemporaines. *Programme de l'année 1960-61*. 2, rue Geiler, Strasbourg, 1960, 1 vol., 162 p. — Cet opuscule agréablement présenté, illustré de reproductions tirées d'un

manuscrit du « Voir Dit » de Guillaume de Machaut, donne naturellement tous renseignements sur la nature et le fonctionnement du Centre, les cours et conférences, etc. On y trouve également le compte rendu du Colloque sur la Littérature alsacienne d'expression française (7 et 8 décembre 1959), ainsi qu'un résumé des Cours et Conférences donnés pendant l'année écoulée. Enfin deux études terminent le volume. La première, due à à Mlle Joselyne REED, étudiante au Centre, a pour sujet « Le mécanisme de l'impératif en français moderne » ; dans la seconde, M. IMBS propose à l'usage des jeunes chercheurs en syntaxe des réflexions sur « Quelques difficultés de l'analyse syntaxique ». L'auteur s'attache surtout à définir la tâche qui s'impose au syntacticien. Elle apparaît triple : 1° Faire le départ de ce qui, dans les énoncés, est proprement linguistique. 2° Dans ce résidu linguistique déterminer ce qui est proprement syntactique, en d'autres termes, déterminer ce qu'est la syntaxe. 3° Enfin déterminer la hiérarchie des unités qui sont l'objet de la syntaxe.

Jean BOURGUIGNON.

LIVRES, COMPTES RENDUS SOMMAIRES.

Veikko VÄÄNÄNEN, *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*, nouvelle édition revue et augmentée, Abhandlungen der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Klasse für Sprachen, Literatur und Kunst, Jahrgang 1958, n° 3, Berlin, 1959, grand format, 146 pages. — C'est un grand service que M. Väänänen a rendu aux romanistes en mettant à jour et en rééditant sa précieuse thèse de 1937, épuisée depuis longtemps. Il serait superflu d'insister sur l'intérêt que présentent, pour la Linguistique romane et, plus spécialement, pour la datation de nombreux faits protoromans, les inscriptions de Pompéi dont la plupart appartiennent aux dernières années avant la catastrophe de l'an 79 et qui constituent « le plus ancien spécimen du latin dénué d'artifices littéraires ». L'éloge de l'ouvrage de M. V. n'est pas non plus à faire ; on connaît, et on a souvent souligné, la sûreté et la prudence de ses interprétations, l'importance de ses vues sur la réalité linguistique du latin parlé, la précision avec laquelle il établit, parmi les faits attestés, les survivances d'archaïsmes, les dialectismes, les influences du substrat, les innovations spontanées. Ces qualités qui étaient déjà celles de l'édition originale, s'affirment avec encore plus de force dans le remaniement que l'auteur a entrepris en vue de la nouvelle édition. Les faits recueillis il y a près d'un quart de siècle ont été contrôlés, la bibliographie a été mise à jour. A l'ancienne documentation, déjà très riche, s'ajoute le dépouillement de plus d'un millier de nouvelles inscriptions pariétaires, récemment découvertes, et de plusieurs centaines d'inscriptions gravées, de sorte que les remarquables analyses linguistiques de l'auteur reposent sur l'examen de la totalité des matériaux épigraphiques provenant de Pompéi et d'Herculanum et actuellement connus ; de nombreuses inscriptions, encore inédites, ont été examinées sur place. Parmi les données qu'offrent ces matériaux nouveaux, les unes confirment les faits établis antérieurement, et on trouvera des listes d'exemples plus étendues que dans la première édition ; d'autres sont entièrement neuves, ainsi par ex. dans la partie lexicologique, on remarquera un certain nombre de mots qui n'y figuraient pas auparavant. Pour se rendre compte de l'accroissement de la documentation, il suffit de comparer les index de la nouvelle édition et de l'ancienne. Enfin, on appréciera les conclusions, très concises, où l'auteur dresse d'abord un tableau

de tous les écarts qui se manifestent dans le latin des inscriptions pompéiennes par rapport aux règles du *grammatice loqui* dans les domaines de la phonétique (écarts les plus nombreux), de la morphologie, de la lexicologie et de la syntaxe, et où il aborde ensuite, dans des passages entièrement repensés et remaniés, la question des substrats (on ne peut qu'approuver sa réserve à l'égard de la « substratomanie » surtout en phonétique évolutive) et le rapport entre la langue des inscriptions pompéiennes, éminemment populaire et, pourtant, relativement unifiée, et le roman commun dont elle contient déjà les grandes tendances évolutives. La nouvelle édition, plus encore que la première, est un livre dont aucun romaniste ne peut se passer; c'est un des ouvrages fondamentaux auquel il faut avoir recours chaque fois qu'on veut remonter aux sources des faits romans.

H. Mihăescu, *Limba latină în provinciile dunărene ale imperiului roman*, Academia Republicii Populare Romîne, Comisia pentru studiul formării limbii şi poporului romîn, vol. III, Bucureşti, 1960, 327 pages, 3 cartes (résumés en russe, p. 281-289, et en français, p. 290-298).

Voici encore un livre important pour la linguistique romane, comme on voudrait en avoir pour chaque région de la Romania. L'auteur a dépouillé près de 21 000 inscriptions s'échelonnant sur plus de six siècles (de 47 av. J.-C. à 612 après J.-C.) et provenant de toutes les provinces balkaniques (Dalmatie, Norique, Pannonie, Mésie, Dacie, Thrace et Macédoine), ainsi qu'une série de textes historiques et ecclésiastiques des IVe, Ve et VIe siècles, écrits par des auteurs originaires de ces mêmes provinces. Ces matériaux, classés pour chaque fait linguistique par provinces et par ordre chronologique (dans la mesure où les documents examinés sont datés), lui ont permis d'établir une phonétique, une morphologie, une syntaxe et un lexique du latin en usage dans les Balkans durant les six premiers siècles de notre ère et une chronologie des transformations que le latin a subies au cours de ce laps de temps dans cette aire géographique (un résumé chronologique par siècles, qui est d'un grand intérêt, est inséré dans les conclusions, p. 269-274).

Dans certains cas, on hésitera cependant à accepter les dates proposées, par ex. le IIe siècle pour les diphtongaisons *è* > *ie* et *ò* > *uo* (p. 62, 67, 272) : les graphies *Viruniensium* (Norique, s. d.) et *puosuit* (Mésie inf., année 157), avec *ie* et *uo*, peuvent être des cas de dittographie devant *-ium* et devant *-uit*, et de plus, dans *puosuit*, s'il y a diphtongaison, il peut s'agir d'un phénomène particulier, lié à la présence de la labiale *p*; *-e-* de *Virunensium* ne doit même pas être classé parmi les *è* ouverts, car dans le suffixe *-ens-* où *n* ne se prononçait plus depuis longtemps, *e* était long et par la suite fermé; sur la valeur de l'exemple *Niepos*, de l'année 120, qui provient d'une inscription africaine, v. nos remarques *RLR*, 71, 1953, p. 264; enfin, quant au dernier exemple cité, *suora* pour *soror* (Dalmatie), il n'est pas daté et n'a donc pas de valeur probante pour l'ancienneté du changement *ò* > *uo* (notons en passant que *ie*, dans *fienestris*, doit plutôt être interprété comme *i* : *finestris*; ce n'est pas une preuve de la diphtongaison de *è* inaccentué dans la syllabe initiale). En conséquence, il n'y a pas lieu de supposer, pour le roumain, la diphtongaison *ò* > *uo* et, ensuite, la régression en *o* (cf. p. 67), ni de reculer la date des deux diphtongaisons au-delà de celles que nous leur avons attribuées (*RLR*, 71, p. 269 et 276, et *RLiR*, 20, 1956, p. 253). De même, aucun exemple cité, p. 70-72, ne prouve que le changement *ŭ* > *ó* remonte dans les Balkans ou ailleurs au-delà de la fin du IIIe siècle; parmi ces

exemples, les uns peuvent être des archaïsmes, dans d'autres il s'agit d'un *o* devant *w* transitoire ou d'un contrépel devant *n* implosif, dans d'autres encore d'une voyelle post-tonique au timbre indécis; les désinences *-os* et *-om* sont à traiter à part (sur tous ces cas particuliers de *o*, v. Väänänen, *Inscr. pomp.*, p. 26-30); l'exemple *secodo* pour *secundo* (Dacie, année 160), qui est soit un contrépel devant *n* implosif, soit un cas de dittographie, ne prouve rien.

Il est certain que l'ouvrage de M. M. est un recueil précieux de matériaux, mais ceux-ci sont livrés à l'état brut, sans critique et sans commentaires épigraphiques et linguistiques; une discussion critique des graphies relevées, à la manière de celle qu'on rencontre à chaque page dans l'ouvrage de M. Väänänen, s'imposait tout particulièrement dans la partie consacrée à la phonétique. Livrés tels quels, certains matériaux peuvent induire le lecteur en erreur quant à leur valeur linguistique réelle ; l'auteur lui-même n'a pas échappé à ce danger, ainsi qu'en témoignent les exemples cités ci-dessus et auxquels on pourrait en ajouter d'autres. Dans *perdederunt*, *condedi*, *rededit*, etc. (p. 65), *e* pour *i* n'illustre pas le changement *ĭ* > *é*, mais provient de la « recomposition » ; *-e* final pour *-i* dans *coiuge*, *fratre*, *patre*, etc. (*ib.*), sont des faits de morphologie. Les exemples sans consonnes finales *-s* et *-t* (aussi sans *-r*), §§ 120 et 121, ne permettent guère de tirer des conclusions sur l'état réel de ces consonnes; il aurait fallu indiquer le contexte dans lequel ils figurent et les classer selon les principes appliqués par M. Väänänen, *ouvr. c.*, p. 70 et 77-81. Les usagers de ce recueil devront donc nécessairement soumettre à un examen critique les matériaux fournis avant de les adopter; dans certains cas où seul le contexte est en mesure de les éclairer et où celui-ci manque, il faudra avoir recours aux publications qui les contiennent et qui sont toujours citées avec précision (60 inscriptions et textes sont reproduits avec commentaires dans l'ouvrage de M. M., p. 237-265).

Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir essayé de situer les transformations du latin balkanique dans le cadre des transformations semblables attestées dans le latin des autres régions de la Romania; on trouvera ainsi, pour chaque changement, à la suite des exemples tirés de documents balkaniques, une série d'exemples analogues relevés dans le latin d'Italie, d'Afrique, d'Espagne et de Gaule. Peu de faits du domaine étudié n'ont pas de correspondances ailleurs, et l'auteur en conclut avec raison, qu'il n'y avait pas de différences sensibles entre le latin des Balkans et celui des autres régions de l'Empire : « les provinces danubiennes ne formaient pas un domaine linguistique isolé ou indépendant. » Toutefois, quand on aura rendu la valeur exacte aux graphies relevées, ces différences apparaîtront tout de même plus grandes que l'auteur ne semble vouloir l'admettre ; v. nos remarques sur *ŏ* > *uŏ* et *ŭ* > *ó*. D'autre part, certains changements se manifestent dans les Balkans plus tard qu'ailleurs, et ce décalage chronologique très compréhensible aurait mieux été mis en évidence, si l'auteur avait toujours rappelé, comme il le fait dans beaucoup de cas, les attestations les plus anciennes appartenant aux régions non balkaniques. Ainsi, d'après les exemples qu'il cite p. 78, on a l'impression qu'à l'exception de *edus* « haedus » chez Varro, *ae* > *ė* remonte partout au IIe siècle, comme dans les Balkans, et que ce changement n'est d'abord attesté qu'en Afrique et en Espagne; or en réalité, il apparaît déjà sur les inscriptions pompéiennes (v. Väänänen, p. 18-19 et 23-25); de même *i* prothétique (en Dalmatie en 430, p. 88) et *i* pour *di* + *voy*. (IIe-IIIe siècles, p. 94-95 et 272) ne sont pas, en dehors des Balkans, des faits du IIe siècle, mais du milieu du premier (Väänänen, p. 48 et 63); les exemples illustrant l'amuissement du *w* intervo-

calique et la désinence du parfait *-auit* > *-aut*, p. 91-92 (où il n'y a pas de renvoi aux formes semblables de Pompéi ; *exmuccaut* est toutefois indiqué dans la morphologie, p. 144), sont aussi à comparer à ceux qui figurent dans l'ouvrage de M. Väänänen, p. 45 et 49 sqq. ; etc. Enfin, on trouve parfois, parmi les matériaux tirés des documents non balkaniques, comme parmi ceux qui appartiennent aux Balkans (v. ci-dessus), des exemples qui ne sont pas probants pour les faits à l'appui desquels ils sont cités : *demediam* Britannia Ier siècle (p. 64 et 66) ou *perdedit* Britannia, Ier s. (p. 66) ne prouvent rien en ce qui concerne le changement phonétique *ĭ* > *é* ; *felex* Pompéi (p. 66), où *-ex* remplace *-īx* avec *ī* long, peut être un cas d'assimilation vocalique (Väänänen, p. 23) ou un fait de morphologie ; des exemples comme *vea* Varro (p. 64) ou *robeo* inscr. Rome, Ier s. (p. 71), etc., sont des dialectismes qui n'ont pas non plus de rapport direct avec les changements *ĭ* > *é*, *ŭ* > *ó*. La section de l'ouvrage consacrée au vocabulaire contient une liste importante des mots rencontrés dans les sources provenant des provinces balkaniques (p. 185-236), et là encore, on trouvera de nombreux renvois aux documents non balkaniques qui révèlent aussi leur existence ; mais dans nn assez grand nombre de cas, l'auteur s'écarte de sa méthode et cite des termes qui ne sont pas attestés dans les documents de sa région, mais seulement en dehors des Balkans (p. ex. *addormire*, *adiutorium*, *adprehendere*, *adpropiare*, ... *caballaris*, *caballicare*, *calcatura*, ... *fasciare*, *fasciolare*, *formosus*, *girus*, *ignarius*, etc.) ; il voulait ainsi indiquer les vieilles attestations latines, d'où qu'elles viennent, des mots retenus par le roumain ou autres parlers balkaniques, et on ne peut pas le lui reprocher. Mais les indications de ce genre sont-elles exhaustives comme le sont, semble-t-il, les relevés qu'il a faits dans les documents balkaniques ?

Dans les conclusions, p. 267-8 et 295-6, l'auteur affirme que « jusque vers l'an 395, le contact [des provinces danubiennes] avec le domaine de la langue latine occidentale était actif et direct » et qu'« après cette date, il a continué par l'intermédiaire de Byzance qui a conservé le latin comme langue officielle de l'État jusqu'au début du VIIe siècle » ; et il ajoute qu'« il est impossible que la Dacie soit demeurée totalement isolée des régions romanisées du sud du Danube jusqu'à la fin du VIe siècle ». On sait que l'année 395 est la date de la perte de la Pannonie, or la première affirmation est sûrement justifiée en ce qui concerne l'existence des rapports directs entre l'ouest et les régions balkaniques au sud du Danube jusqu'à cette date et leur interruption à partir de ce moment-là ; mais aucun argument n'a été évoqué en faveur d'un maintien semblable des rapports directs entre l'ouest et la Dacie, au nord du Danube, jusqu'en 395, c'est-à-dire environ 120 ans après l'abandon de cette province par les Romains en 271. On ne trouve non plus aucune preuve tangible de la continuation des rapports linguistiques entre la Dacie et les régions romanisées au sud du Danube entre 271 et la fin du VIe siècle ; la supposition de M. M. à ce sujet est donc une hypothèse qui n'est pas fondée sur des faits objectifs. Enfin, en ce qui concerne les rapports entre les Balkans et la latinité occidentale par l'intermédiaire de Byzance et du christianisme (rapports dont la Dacie semble d'ailleurs exclue), il ne pouvait s'agir que d'influences exercées par la langue officielle de l'État ou de l'Église, et c'est autre chose que les rapports directs avec le latin quotidien de l'ouest que les régions balkaniques avaient eus précédemment, avant leur détachement de l'Empire romain. Dans ces conditions, et contrairement à ce qu'en pense M. Rosetti (*Istoria limbii romîne*, vol. I, 3e éd., 1960, p. 49-50), il n'y a pas lieu de modifier en quoi que ce soit le point de vue de Bourciez (*Éléments*, § 50, 4°) et le nôtre (*RLR*, 71, p. 276, et *RLiR*, 20,

p. 253 et 258; v. aussi Väänänen, *ouvr. c.*, p. 27) sur l'isolement linguistique des provinces de l'est à la suite de leur abandon par les Romains; rien ne semble infirmer, dans l'ouvrage de M. M., la théorie selon laquelle après 271, c'est-à-dire à partir du moment où de nouveaux colons ne venaient plus s'installer en Dacie, les changements linguistiques de l'ouest ne se propageaient plus dans le parler roman de cette ancienne province, qui de ce fait ne participait plus, depuis le dernier quart du IIIe siècle, à l'évolution linguistique des autres parties de la Romania et commençait à se constituer en une langue indépendante.

Al. Rosetti, *Istoria limbii romîne*, vol. I : *Limba latină*, 3e éd. revue et augmentée. Bucureşti, Editura ştiinţifică, 1960, 227 pages. — La nouvelle édition de cet excellent ouvrage conserve le même cadre général que les éditions précédentes (1938 et 1940), mais les remaniements intérieurs sont nombreux et importants. L'auteur dont les connaissances bibliographiques sont étonnantes, a introduit dans son exposé les principaux résultats de toutes les recherches relatives aux sujets traités et publiées au cours de ces deux dernières décades; les renvois à ces publications, comme aux travaux plus anciens, sont innombrables et rendent de grands services. L'histoire extérieure de la romanisation de la Dacie est brièvement esquissée dans l'introduction (p. 49-57; les pages précédentes contiennent la bibliographie et les abréviations), tandis que le corps de l'ouvrage est essentiellement linguistique : c'est une description du latin parlé en Dacie et de sa transformation en roumain surtout aux points de vue phonétique et morphologique; cette grammaire historique est complétée par quelques remarques sur la syntaxe et par un intéressant chapitre sur le lexique où l'on trouvera d'abord une liste des mots latins conservés uniquement en roumain et, ensuite, une autre qui réunit les principaux mots roumains d'origine latine ayant un autre sens que dans les autres langues romanes. Étant donné la période dont l'auteur s'occupe et la qualité de sa documentation, ce livre est un instrument de travail important non seulement pour les roumanisants, mais pour tous les romanistes.

Recherches sur les diphtongues roumaines, publiées par A. Rosetti, Bucarest, Édition de l'Académie de la République populaire roumaine, et Copenhague, E. Munksgaard, 1959, 143 pages. — Cet ouvrage collectif réunit une série d'études publiées précédemment dans des revues, notamment roumaines, et relatives au problème des diphtongues roumaines, surtout *ea* et *oa*, ainsi qu'à des problèmes connexes comme la palatalisation consonantique, la valeur de l'-*i* final inaccentué, etc. Les unes de ces études sont expérimentales, d'autres sont d'orientation phonologique; elles tendent toutes à démontrer l'inexactitude du point de vue de M. Petrovici, selon lequel il n'y aurait pas de diphtongues en roumain, mais une opposition de consonnes palatalisées devant *ea*, *iu*, *ie*, etc., et de consonnes dures, voire labialisées, devant les voyelles simples ou devant *oa*. Les résultats auxquels sont arrivés, par diverses méthodes convergentes, les auteurs des contributions au présent volume, peuvent être résumés comme il suit : les diphtongues formées avec *y* et *w*, aussi bien que celles qui se sont constituées par *e* et *o* + voyelles, sont en roumain des réalités à la fois phonétiques et phonologiques, et de plus, elles représentent toutes des groupes biphonématiques. Nous ne pouvons pas entrer ici dans les détails de cette intéressante discussion; nous y reviendrons à une autre occasion. Signalons seulement qu'en plus d'un

groupe de chercheurs de la section de phonétique de l'Institut de Linguistique auprès de l'Académie roumaine, qui s'est chargée, sous la direction de M. ROSETTI, de deux études expérimentales sur *ea* et *oa*, les savants suivants y ont pris part : A. ROSETTI (considérations générales sur les diphtongues ; palatalisation ; analyse de la valeur phonologique de *ea* et du système phonologique du roumain en général), Lajos TAMAS (système phonologique du roumain), Em. VASILIU (corrélation de mouillure des consonnes), Istvan FODOR (influence slave sur la mouillure des consonnes roumaines), I. N. DUKELSKIJ (étude expérimentale des consonnes roumaines devant les voyelles palatales et non palatales ; art. écrit en russe), T. SLAMA-CAZACU (The experimental reversed speaking, with special view to diphthongs) et Andrei AVRAM (résumé de ses travaux antérieurs sur la valeur notamment phonologique des diphtongues roumaines).

Gerhard ROHLFS, *Vom Vulgärlatein zum Altfranzösischen, Einführung in das Studium der Altfranzösischen Sprache*, Sammlung kurzer Lehrbücher der romanischen Sprachen und Literaturen, vol. 15, Tübingen, Max Niemeyer, 1960, 234 pages. — Il est certain que l'ouvrage classique de Voretzsch, *Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache*, mis à jour par M. Rohlfs (dern. éd. 1955), garde toute sa valeur et continuera à rendre service aux jeunes romanistes, mais ceux-ci auront dorénavant à leur disposition une nouvelle Introduction à l'ancien français, sortie de l'enseignement de M. Rohlfs à l'Université de Tubingue, conçue dans un esprit différent et tenant surtout compte, plus qu'il n'est possible de le faire dans une réédition, même profondément remaniée, d'un ouvrage ancien, à la fois des résultats concrets des publications récentes et des principales orientations nouvelles des recherches de Linguistique romane. Dans son nouveau livre qui se recommande par sa méthode et par ses qualités scientifiques et pédagogiques, l'auteur procède, pour expliquer les faits français, dans l'ordre descendant, tout naturel, en partant de faits latins. D'autre part, on appréciera le cadre général du livre, qui est particulièrement original et mérite d'être signalé. Dans la première partie de l'ouvrage, on trouvera une description des principaux caractères du latin vulgaire à trois moments différents de son évolution : d'après les inscriptions de Pompéi, d'après l'Appendix Probi et d'après les Gloses de Reichenau. Ensuite vient une interprétation d'un poème en ancien italien (François d'Assise, *Cantico di frate Sole*, début du XIIIe s.), dont l'aspect linguistique peut être considéré comme « un premier degré de l'évolution ultérieure du latin vulgaire ». Le troisième chapitre est consacré à l'ancien provençal d'après trois extraits des *Vidas* en prose (Jaufré Rudel, Peire d'Alvernhe et Giraut de Bornelh), car « la langue des troubadours représente une position intermédiaire entre l'italien et l'ancien français ; le plus ancien français qu'on parlait vers le VIIIe siècle au nord de la France, ne devait pas en différer beaucoup ». Ce n'est qu'après ces trois étapes préparatoires dont on reconnaîtra aisément la valeur pédagogique, que l'auteur aborde, dans la quatrième partie du livre, la plus étendue de toutes (p. 85-213), l'étude de l'ancien français qui est fondée sur l'analyse linguistique vers après vers, du lai du *Bisclavret* de Marie de France. Les explications qui sont un modèle de clarté et dont l'ensemble représente l'essentiel de la grammaire historique du français (avec de nombreux renvois aux autres langues romanes), sont accompagnées de notes (au total près de 600) où l'on trouvera des détails supplémentaires et surtout des indications bibliographiques de première importance, qui introduisent le lecteur dans le maniement des publications spécialisées.

Le livre se termine par un appendice qui contient les principaux termes de linguistique, avec définitions et exemples judicieusement choisis. Il faut remercier M. R. de ce beau livre que seul un Maître pouvait donner à la jeune génération des romanistes et dont nous serions heureux d'avoir un pendant en français pour pouvoir en faire bénéficier nos étudiants ne sachant que trop médiocrement la langue de nos voisins de l'Est.

Max PFISTER, *Die Entwicklung der inlautenden Konsonantengruppe -PS- in den romanischen Sprachen mit besonderer Berücksichtigung des Altprovenzalischen*, Romanica Helvetica, vol. 69, Bern, A. Francke, 1960, 163 pages. — M. Pfister est un excellent provençaliste qui dispose d'une documentation linguistique abondante sur l'ancien provençal ; sans négliger les textes littéraires, il a surtout dépouillé de nombreux documents d'archives, chartes, cartulaires, etc., et ce dépouillement lui permet de dater les faits linguistiques mieux qu'ils ne l'étaient auparavant, et surtout de les localiser à l'intérieur d'un vaste domaine s'étendant de Poitiers à Carcassonne et de l'embouchure de la Garonne à la frontière franco-italienne. Le recours aux textes non littéraires est une bonne méthode qui, depuis les travaux de Baldinger, Gossen, Remacle, Marguerite Gonon, Grafström, etc., n'a plus besoin d'être recommandée aux romanistes, et M. Pfister s'en sert avec bonheur; il l'a prouvé dans deux mémoires importants, *Beiträge zur altprovenzalischen Grammatik* (consacré surtout à la phonétique) et *Beiträge zur altprovenzalischen Lexikologie* : ABBATEM-AVUNCULUS, parus dans *Vox romanica*, t. 17, 1959, p. 281-362, et t. 18, 1960, p. 220-296, et il le prouve aussi dans l'ouvrage sur les traitements du groupe *-ps-*. On savait que ce groupe avait abouti, en anc. provençal, tantôt à *(s)s*, tantôt à *us*, tantôt à *is*, et on a aussi essayé d'expliquer ces traitements du point de vue phonétique (en dernier lieu, v. notre étude dans *Mélanges Hoepffner*, 1949, p. 29-40; nous sommes heureux de lire, dans le travail de M. P., que cette étude lui avait donné l'idée d'entreprendre des recherches sur cette question et de les pousser plus loin que nous n'avions pu le faire nous-même) ; mais on ne connaissait ni la répartition géographique des trois aboutissements, ni les autres circonstances dans lesquelles ils pouvaient avoir lieu. Or, tous ces points obscurs ont été éclaircis par le travail minutieux de M. P. où l'on trouvera d'abord des listes complètes des formes issues de tous les mots contenant *-ps-* et attestées en anc. provençal (leur classement par traitements et par régions est combiné, très heureusement, dans tous les cas où cela s'imposait, avec celui par significations et par fonctions grammaticales, v. par ex. CAPSA, CAPSUS ou IPSE), et ensuite des listes semblables des mots avec des groupes tels que *-pt-*, *-pr-* et *k* + *consonne* dont les résultats se sont confondus, dans certaines aires linguistiques, avec ceux de *-ps-* ; dans ces matériaux, il est aussi largement tenu compte des relevés du *FEW* et des données de l'*ALF*. L'auteur a étendu sa documentation au-delà du domaine provençal et il faut lui savoir gré d'avoir rattaché les traitements provençaux des groupes étudiés à ceux qu'ils ont subis dans les autres langues romanes ; la vue d'ensemble qui s'en dégage est instructive (il aurait été intéressant de l'illustrer par une carte au moins schématique). En ce qui concerne le processus phonétique et les causes physiologiques des traitements du groupe *-ps-*, M. P. adopte l'interprétation que nous en avons donnée, mais pour *-ps-* > *-is-*, il maintient le terme de « Lautsubstitution » que nous préférons réserver aux mutations dont les causes sont autres que phonétiques (par ex. auditives, dans le cas du remplacement de *kt* par *pt* ou de *rtl* par *rkl* et inversement), tandis que *-is-* est, d'après sa con-

ception comme d'après la nôtre, un aboutissement purement phonétique, dû à un «accident» physiologique, à une coordination défectueuse des mouvements organiques. Cette remarque ne diminue en rien les mérites de M. P. qui sont grands; pour chaque problème de détail, dans le domaine de la phonétique historique, on aimerait disposer d'un travail aussi sûr que le sien.

Abbé E. NÉGRE, *Toponymie du canton de Rabastens* (*Tarn*), Paris, Bibliothèque du Français moderne, Éditions d'Artrey, 1959, 508 pages, 9 cartes. — Cette belle thèse, soutenue à Toulouse en 1958 et dont le sujet avait été suggéré à l'auteur par M. J. Séguy, a pour but d'expliquer le sens de tous les noms de lieux du canton de Rabastens — noms de communes, de lieux-dits, de champs, de cours d'eau, etc. — qu'ils soient en usage actuellement ou qu'ils soient seulement attestés dans le passé. L'auteur a dépouillé méthodiquement les textes d'archives et les cadastres et, par une enquête directe, il a recueilli, pour chaque nom, sa forme occitane actuelle, a examiné les caractères du sol (relief, exposition, composition, cultures, etc.), a noté les traditions et toutes les particularités susceptibles d'éclairer sa signification. La totalité des toponymes relevés (1879 formant au total 5 885 noms de lieux) est répartie, selon les origines et, partant, l'âge de leur formation, en six groupes : formations pré-indo-européennes, celtiques, latines et romanes, germaniques, occitanes et françaises; les noms de lieux qui sont dus à des cacographies et qui sont d'origine inconnue, sont classés à part. Parmi les formations occitanes, l'auteur établit de nombreuses divisions et subdivisions : composés verbaux, noms de lieux affectifs, noms de lieux désignant le relief du sol, sa nature, l'eau, les plantes sauvages, les animaux, diverses notions de la vie paysanne et artisanale, les voies de communication, l'habitation et ses dépendances, les notions relatives à la religion, noms de lieux dérivés des noms de personnes, etc. Il est intéressant de constater que l'immense majorité des noms de lieux du canton de Rabastens est de formation occitane (plus de 97 %), mais le nombre des toponymes remontant au substrat des langues antérieures n'est pas négligeable; ceux qui sont d'origine latine et romane forment un groupe assez important en face des toponymes celtiques et germaniques de moindre intérêt. La place du français est modeste, mais ne cesse de croître depuis le début du XIXe siècle, et l'auteur esquisse d'une façon intéressante cette lutte entre les deux toponymies, occitane et française, qui finira sans doute par la victoire de cette dernière (avec quelques siècles de retard sur l'élimination des parlers occitans), comme auparavant la toponymie occitane l'avait emporté sur les formations latines et romanes et celles-ci, jadis, sur la toponymie gauloise. L'étude de la toponymie locale est précédée d'une présentation géographique, historique, administrative et linguistique du canton et d'un bon chapitre sur quelques particularités de l'occitan de Rabastens relatives à la phonétique historique, à la morphologie et à la formation des mots, et nécessaires à connaître pour l'intelligence de l'exposé toponymique. Il faut féliciter M. l'abbé Nègre d'avoir mené à bien ce gros travail qui pourra servir de modèle à d'autres chercheurs pour des travaux semblables sur les noms de lieux d'autres cantons occitans ou septentrionaux.

Georges STRAKA.

J. PIGNON, *La Gente Poitevinrie, Recueil de textes en patois poitevin du XVIe siècle*. Bibliothèque du Français moderne, Paris, 1960, 202 pages. — C'est dans la seconde moitié du

XVIe siècle qu'est née la littérature patoise en Poitou. La première manifestation que nous en connaissions est le recueil, dû sans doute à plusieurs auteurs, qui parut en 1572 sous le titre *Gente Poitevinrie*. Il se compose de dix pièces, quatre parlent des malheurs des temps et d'aventures judiciaires, trois sont des chansons joyeuses qui évoquent de façon plutôt libre les amours de bergers et de bergères, une autre célèbre une victoire sur les huguenots, une enfin, la seule qui soit en prose, est une « pronostication » à l'usage des laboureurs. Nous possédons là un document précieux pour les historiens de la vie provinciale et de la littérature, comme pour les dialectologues. L'édition que M. Pignon vient de nous en donner me semble parfaite. Après une présentation du recueil, de ses auteurs, de ses éditions, vient une étude très précise de la langue (p. 22 à 63), puis le texte lui-même (p. 65 à 149); des notes occupent les pages 150 à 163, et le volume se termine par un glossaire complet (p. 170 à 199). Ainsi présenté le texte nous devient aussi clair qu'il est possible. Il faut souhaiter que tous les plus anciens textes de notre littérature patoise soient l'objet d'études aussi patientes. Je remercie particulièrement M. P. de nous avoir donné un glossaire où sont présentées toutes les formes et toutes les références, et où les mots difficiles sont expliqués grâce aux dictionnaires patois et à ceux de l'ancienne langue française. Quelques mots cependant sont demeurés énigmatiques et, en terminant, je demande à M. P. la permission de lui proposer une explication pour deux d'entre eux. La pièce VII, au vers 83, présente un mot *encho* dont M. P. dit dans son glossaire, p. 180 : « encho, VII, 83 (?); nous ne connaissons aucun autre ex. du mot. » Il me semble qu'il s'agit du mot qui signifie « hanche » en poitevin : Lalanne *hancheau*, Beauchet-Filleau *hanchaud*, Pougnard *õɛʰą́*. Quant au sens que ce mot revêt dans ce vers (*Et m'embracet su lé encho*), il est très libre et tout à fait dans le style des *Chansons Jeouses*. C'est celui qu'indique M. C. Brunel dans son étude « Les hanches du Roi Pêcheur » (*Romania*, 81, p. 37) : « les parties honteuses. » Un mot *ergoyne* figure dans la pièce IX, vers 59 : *E si fu in ergoyne D'anquore y retourny*. M. P. traduit ce mot par « envie, désir » et ajoute « nous n'avons trouvé aucun autre exemple du mot ». On aimerait faire venir *ergoyne* de lat. IRACUNDIA, qui a donné l'afr. *iracundie* « emportement, fureur ». Cette étymologie serait sémantiquement correcte, mais elle présente deux difficultés. La première est d'ordre phonétique : l'I de IRACUNDIA est long. La seconde est d'ordre historique : on ne connaît aucune survivance populaire de IRACUNDIA dans le domaine gallo-roman (*FEW*, 4, 812).

Milan S. La Du, *Chartes et documents poitevins du XIIIe siècle en langue vulgaire*, tome I. Archives historiques du Poitou, Poitiers, 1960. Un vol. de VI + 392 pages. — M. Milan S. La Du, professeur de langues romanes à l'Université Washington de Saint-Louis, Missouri, raconte dans l'introduction que c'est le désir d'étudier la langue poitevine au XIIIe siècle qui l'amena à lire les chartes poitevines de cette époque. Il s'aperçut vite que ces chartes, qui sont fort nombreuses, n'avaient pas qu'un intérêt linguistique; elles contiennent les documents de l'histoire sociale de cette époque et de cette province. Il décida de les publier toutes. Je ne saurais trop féliciter M. La Du de cette décision. Linguistes, historiens, juristes travaillent si souvent sur des collections incomplètes de documents! Aussi est-ce rendre un grand service aux chercheurs de leur donner des collections complètes, comme l'ont fait à partir de 1933 les éditeurs des *Chartes du Forez antérieures au XIVe siècle* (15 volumes parus). Ce premier volume contient tous les documents retrou-

vés dans les dépôts de la Vienne, de la ville de Poitiers, de la Charente-Maritime et de la ville de La Rochelle. Un second volume contiendra les documents des autres centres d'archives du Poitou. Il contiendra aussi un index des noms de personnes et de lieux. Je voudrais demander aussi à M. La Du un index des mots ou des formes, au moins des mots les plus caractéristiques. Lorsque je lis dans la charte nº 36 les mots suivants *fahu*, *arbergement*, *ort*, *engigneors*, *ob...*, j'ai le désir d'en savoir un peu plus long sur eux. Certes la langue de ces textes a quelque chose de factice, elle est trop française et nous cache la langue vulgaire ; mais il est impossible qu'elle ne contienne pas quelques reflets de cette langue vulgaire. L'éditeur nous aiderait beaucoup en nous donnant un lexique du vocabulaire. Qu'il soit remercié et que soit remerciée avec lui la Société des Archives historiques du Poitou qui a édité ce très beau volume.

Omagiu lui Iorgu Iordan. Academia Republicii Populare Romîne. 1 vol. 29 × 20 cm., de XXXII + 946 pages, un portrait, 1958. — De nombreux romanistes, roumains et étrangers, ont collaboré à ce recueil de mélanges, dédié au savant dont l'action a été décisive pour le développement des études romanes dans son pays. Il n'est pas possible de donner la liste de tous les articles de ce très beau volume. J'indique seulement les études linguistiques se rapportant au domaine gallo-roman : K. Baldinger, *La répartition d'une famille germanique en gallo-roman : germ. occ. groll-, grell-, grill-* (*FEW grillen*, 16, 58-62). Leone Blum, *Specializarea demonstrativelor în franceza medie*. M. Cohen, *Compléments de verbe et dictionnaire*. Th. Frings, *Lex Salica* sunnia, *französisch* soin. G. Gougenheim, *L'emploi des pronoms interrogatifs* que *et* quoi *devant l'infinitif*. V. Horejši, *Les traits principaux de l'évolution phonologique du français littéraire*. H. Lewicka, *Datations de mots*. B. Malmberg, *Note sur l'articulation du* s *et le traitement de l'affriquée* ts *en roman ocidental*. K. Michaelsson, *Anc. fr. Lancement*. P. Miclau, *Contributii la stabilirea fondului principal lexical al limbii franceze*. L. S. Prieto, *Rapport paradigmatique et rapport syntagmatique sur le plan du contenu*. M. Regula, *Les formes du sujet et du prédicat*.

Dictionarul limbii romîne moderne, Editura Academiei Republicii Populare Romîne, 1958, 962 pages. — Ce dictionnaire a été élaboré entre les années 1954 et 1957 à l'Institut de Linguistique de Bucarest. Il a pour base le *Dictionarul limbii romîne contemporane* en 4 volumes. Il est étymologique et abondamment illustré. C'est un instrument de travail commode.

T. Cantemir, *Texte Istroromîne*, Ed. Academiei Republicii Populare romîne, 1959, 187 pages. — Les textes ont été recueillis au cours de deux séjours, en 1932 et en 1933. Chacun est suivi du nom et de l'âge du témoin ainsi que de l'indication de la localité. Un glossaire termine le volume.

Tatiana Slama-Cazacu, *Relatiile dintre gîndire si limbaj în ontogeneza*, Ed. A. R. P. R., 1957, 508 pages. — Cette étude sur les rapports entre la pensée et le langage chez les enfants de 3 à 7 ans repose sur des observations et des expériences faites pendant trois ans dans sept institutions préscolaires de Bucarest et auxquelles ont participé 120 enfants. Un résumé en français occupe les pages 481 à 493.

N. C. W. SPENCE, *A glossary of Jersey-French*. Oxford, 1960. 264 pages. — M. Spence a enquêté lui-même à plusieurs reprises auprès des paysans et des pêcheurs de l'île de Jersey. Il a usé d'une bonne méthode, celle de la conversation dirigée. Ses matériaux nous inspirent donc toute confiance. Il en a tiré son étude sur l'assibilation de l'*r*, publiée dans la *RLiR*, 21, 1957, p. 270 à 288, et surtout, en 1955, sa thèse : *The Jersey Dialect*. Il nous donne aujourd'hui sous forme de dictionnaire les matériaux lexicologiques recueillis au cours de ses enquêtes. Il les a classés dans l'ordre alphabétique, qui n'est pas le plus agréable, mais qui reste pratique. Il les a transcrits phonétiquement en utilisant l'alphabet phonétique international, qui déroute un peu le dialectologue habitué aux patois de France, mais qui est bien clair. L'absence d'illustrations est aussi un peu gênante, d'autant plus que M. S. pour ne pas allonger son texte a donné le minimum d'explications et fort peu d'exemples. Mais nous avons là plus de 4 000 mots, bien localisés, écrits phonétiquement. Il faut remercier M. S. de nous offrir cette abondante documentation sur un parler mal connu.

Manuel ALVAR, *Los nuevos atlas lingüísticos de la Romania*. Universidad de Granada, Collectión Filológica, 1960, XVII. 75 pages + 17 pages de dessins, cartes et photographies. — Ce petit livre reproduit le texte d'une communication faite par M. Alvar au Colloque international de civilisations, littératures et langues romanes, tenu à Bucarest en septembre 1959. M. Alvar examine rapidement les principaux problèmes qui se posent à chaque directeur d'atlas : transcription phonétique impressionniste ou phonologique, questionnaire passe-partout ou questionnaire adapté, nombre des enquêteurs, choix des témoins, atlas uniquement linguistiques ou aussi ethnographiques. L'information de M. A. est complète et à jour sur chacune de ces questions, les solutions qu'il adopte sont sages. Son petit livre sera une bonne introduction pour les jeunes linguistes géographes et surtout pour les futurs auteurs d'atlas. Je signalerai seulement à M. A. un passage de son exposé sur lequel je ferais quelques réserves. C'est dans son introduction le passage dans lequel il oppose les uns aux autres les atlas régionaux qui voient le jour en France et ceux qui sont en préparation dans la péninsule ibérique. Il remarque que ceux de France ont été conçus, du moins dans les projets d'A. Dauzat, en dépendance les uns des autres et comme les morceaux d'un tout, tandis que les auteurs des nouveaux atlas de la péninsule ibérique travaillent indépendamment les uns des autres (p. 14 et 15). Cette opposition ne me paraît pas réelle, car les directeurs des atlas en France ont depuis le début, et malgré les efforts d'A. Dauzat, travaillé indépendamment les uns des autres et assez souvent avec des méthodes différentes. Le seul point sur lequel une coordination a été possible a été l'échange des questionnaires : j'avais envoyé de nombreux exemplaires de celui de l'*ALLy*; ont été polycopiés et échangés les questionnaires de l'*ALMC*, de l'atlas du Poitou, celui dont se sert M. Tuaillon pour le francoprovençal; on nous promet celui de l'atlas picard. La situation est donc très semblable à celle de l'Espagne et du Portugal.

Karl JABERG, *Geografía lingüística, Ensayo de interpretacion del Atlas Lingüístico de Francia*. Traducción de A. LLORANTE Y M. ALVAR. Universidad de Granada, Collection Filologica XIV, 1959. 99 pages + 14 cartes hors texte en couleurs. — Le petit volume de géographie linguistique, si plein d'enseignements, de K. Jaberg publia en 1908 à Aarau, sous le titre *Sprachgeographie*, est devenu depuis longtemps introuvable. C'est donc un

très appréciable service que M. Alvar nous rend en nous en donnant une édition en langue espagnole, dans l'excellente collection philologique qu'il dirige. C'est aussi un hommage qu'il adresse à la mémoire d'un grand linguiste qui était aussi un maître accueillant et bon. Le livre s'ouvre sur un beau portrait de Karl Jaberg. Il se termine sur les précieuses cartes, dont la reproduction en noir et en couleurs est parfaite.

Th. Henrique MAURER Jr., *Gramática de Latim Vulgar*. Livraria Acadêmica, Rio de Janeiro, 1959, 1 vol. de 298 pages. — Ce livre, qui forme le nº 16 de la *Biblioteca Brasileira de Filologia*, a pour auteur le professeur de philologie romane de l'Université de São Paulo. C'est un manuel à l'usage des étudiants et aussi des professeurs. Il est divisé en quatre parties à peu près égales en importance : phonétique, morphologie, syntaxe, lexique. L'on a le droit d'attendre d'un semblable traité qu'il soit complet et que sa documentation soit à jour. Il m'a semblé que M. Maurer avait fait effort pour ne rien négliger des acquisitions de ses prédécesseurs et je le louerai d'avoir indiqué ses sources dans les notes du bas des pages. Il est dommage que sa bibliographie (p. 281 à 285) ne soit ni complète ni à jour, ce qui peut laisser planer quelque doute sur la documentation de l'auteur. Les *Éléments de Linguistique romane*, d'Édouard Bourciez sont suivis de la date de 1930; or M. Jean Bourciez nous a donné en 1946 une quatrième édition révisée. Du *Dictionnaire étymologique de la langue latine* de A. Ernout et A. Meillet on donne l'édition de 1932 qui est la première; il y en a une deuxième en 1939, une troisième en 1951, et le 1er volume de la quatrième est paru en 1959. La *Gramática histórica Catalana* de notre collègue A. Badía Margarit est indiquée deux fois, p. 282 et 283, mais le nom de l'auteur est curieusement abrégé en A. B. Margarit. De l'ouvrage de M. V. Väänänen, *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*, on a donné l'édition de 1937 ; une seconde édition revue et augmentée est parue en 1959. Parmi les anthologies du latin populaire on aimerait voir figurer le *Sermo Vulgaris* de G. Rohlfs. J'ai vainement cherché aussi l'ouvrage classique de Pirson, *La langue des inscriptions latines de la Gaule*, *Le latin de Grégoire de Tours* de M. Bonnet, *Die griechischen Wörter im Französischen* de T. Claussen. Je n'ai même pas trouvé le nom de Schuchardt (*Der Vokalismus des Vulgärlateins*).

P. AEBISCHER, *Élucubrations bachiques et étymologiques sur les noms des vieux cépages valaisans*, Savièse, 1959, 32 pages. — Cette jolie brochure forme le nº 2 des « Propos de l'ordre de la channe ». L'article qu'elle contient, sans doute discours prononcé par M. Aebischer lors du « Chapitre général du 13 juin 1959 », est une étude sur l'étymologie des noms de cinq cépages de Suisse et en même temps sur l'origine de ces cépages. L'*amigne* est l'AMINEA VITIS et l'*arvine* l'HELVINA UVA, deux cépages bien connus des Romains, et notamment de Pline ; la *durize*, qui fait songer au *duret*, à la *durazaine* de Saint-Péray, remonte à *DURESIA ou *DURASIA avec influence de CERESEA ; l'HUMAGNE, *HYLOMANEA, est sans doute un plant grec apporté par les Massaliotes ; quant à la *rèze* c'est l'UVA RAETICA, dont on faisait un vin auquel Virgile ne préférait que le falerne. Félicitons M. Aebischer : la démonstration est rigoureuse et l'histoire agréablement contée.

G. FRANCESCATO, *Testi italiani antichi*, Istituto italiano di cultura per i Paesi Bassi. L'Aja. Brochure de 43 pages. — Recueil de textes suivis d'un glossaire à l'usage des étudiants.

A. GRIERA, *Vocabulario Vasco* (*Ensayo de una interpretación de la lengua vasca*). Biblioteca filologica-historica II-III-IV. Instituto internacional de Cultura Romanica, Abadia de San Cugat del Vallés. 2 vol., XX + 1111 pages, 1960. — Voici deux nouveaux volumes qui s'ajoutent à la collection déjà importante des ouvrages écrits par Mgr Griera, à qui nous devons tant de travaux consacrés au catalan. On se rappelle que dans un article de notre revue Mgr Griera écrivait en 1955 « il n'est pas raisonnable de chercher ailleurs les origines de cette langue [le basque] s'il nous est donné de trouver l'explication de sa structure dans le monde latin » (*RLiR*, XIX, p. 197). Reprenant cette pensée il nous donne aujoud'hui la première moitié d'un vocabulaire de la langue basque dont il explique un grand nombre de mots par le latin. Dans l'introduction il rappelle succinctement qu'on cherche l'origine du basque non seulement dans les langues préromanes mais dans les langues préindoeuropéennes. Après avoir remarqué que le pays basque a été romanisé autant que les pays qui l'entourent Mgr G. expose son propos de ne chercher ni dans les langues du Caucase ni dans l'ibère, ni dans le berbère, mais dans le latin l'explication de cette langue. C'est équipé de son seul bagage de romaniste et de sa connaissance de la culture paysanne des Pyrénées qu'il a entrepris ses recherches. Et il nous donne une longue suite d'étymogies. Nul doute qu'un tel ouvrage ne prête à des controverses.

Les basquisants, les spécialistes des recherches sur les langues de substrat discuteront la position de départ, les filières phonétiques et les rapprochements étymologiques. Le romaniste accepte volontiers certaines étymologies, par exemple celle de *abendu* « décembre », par ADVENTU, que la comparaison avec l'andorran *advent* et l'aranais *auens* lui rend fort probable. Le chercheur ne peut qu'admirer le courage du romaniste qui marchant à contre-courant expose sa thèse jusqu'au bout et appelle une discussion loyale et courtoise.

M. Eugenio Coseriu a donné, à Montevideo, une belle impulsion aux études de linguistique. De son activité et de celles de ses disciples nous avons reçu les témoignages suivants : Nicolas Altuchow, *El Tarkasamgraha de Annambhatta*, Montevideo, 1959, 42 pages. — Mercedes Rein, *Ernst Cassirer*, Montevideo, 1959, 37 pages. — Hector Enrique Solari, *Hablar, leer, escribir*, Montevideo, 1960, 48 pages.

Pierre GARDETTE.

J. MAZALEYRAT, *La vie rurale sur le Plateau de Millevaches. Essai d'Ethnographie linguistique*. Paris, 1959, 297 pages, 6 cartes et 11 tableaux dans le texte. — M. Mazaleyrat a divisé son livre en deux parties. La première a un intérêt méthodologique. M. M. justifie d'abord le choix de son domaine, le plateau de Millevaches qui, partagé entre la Marche et le Limousin, n'a jamais eu d'unité politique, mais qui présente cependant une étonnante unité géographique, ethnographique et phonétique : mêmes produits de l'ancienne palatalisation de K + A, même tendance à la palatalisation consonantique allant jusqu'à la palatalisation de labiales, même tendance à la vélarisation de *a* et de *l*, même traitement de *l* final, conservation du traitement provençal du groupe -TR- ; des cartes et des tableaux illustrent bien cette démonstration (p. 15 à 45). Vient ensuite un important chapitre bibliographique (p. 47 à 66) et un troisième non moins important consacré à la méthode d'enquête et à la présentation des documents (p. 67 à 80). Dans la seconde partie (p. 85 à 255) M. M. présente le vocabulaire de la vie rurale dans un texte continu

qui raconte les travaux des paysans de ce pays; grâce à cette présentation, la valeur précise de chaque mot, placé dans son contexte naturel, apparaît clairement. Un index des mots français et un index des mots patois (p. 257 à 287) permettent de trouver très facilement les mots et les choses. Ainsi pour une région jusqu'à ce jour mal connue des dialectologues et pourtant intéressante par la place qu'elle occupe dans le nord du domaine occitan, nous possédons désormais une monographie précise, claire, facile à consulter, et dont les documents nous inspirent toute confiance, étant donné la personnalité de l'auteur. Que M. Mazaleyrat soit remercié et qu'il trouve ici nos vœux fervents pour la réalisation d'un atlas de l'ouest du Massif Central, qui devra remplir le vide laissé entre eux par l'*ALGa*, l'*ALMG* et l'*Atlas du Poitou*.

Ce livre est trop important pour que je ne demande pas à M. Mazaleyrat la permission de revenir sur quelques points et d'en discuter amicalement avec lui. Le chapitre 2 de la 1re partie, qui s'intitule *Information bibliographique*, présente deux bibliographies : l'une, dialectologique, est une sorte de supplément à la *Bibliographie des dictionnaires patois* de v. Wartburg, pour le Limousin et les régions voisines (p. 48 à 55) ; l'autre, ethnographique, groupe des travaux dialectologiques consacrés à la vie rurale en dehors du domaine de la présente enquête et des travaux de géographie humaine et économique portant sur le Limousin (p. 55 à 66). J'avoue que cette deuxième bibliographie (bibliographie des realia) me laisse quelque peu insatisfait. En effet toute bibliographie des études onomasiologiques me semble évoquer les *Wörter und Sachen* et les grands noms de Schuchardt, de Tappolet, de Merlo, de Jaberg, pour ne parler que de quelques morts. M. M. se contente de rappeler, p. 55, une conférence d'Oscar Bloch faite en 1935 à l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris. Cette seule référence à une conférence, accidentelle chez un linguiste qui n'a pas fait œuvre d'onomasiologiste, me paraît orienter insuffisamment le lecteur. Les listes d'ouvrages qui sont ensuite classés sous les rubriques « travaux wallons », « travaux suisses », « écoles allemandes », « travaux français » pourraient d'ailleurs être complétées (p. 57 à 63). Parmi les travaux wallons il faudrait peut-être mentionner d'autres études de E. Legros, notamment sa *Viticulture Hutoise* (musée wallon, 1948); parmi les travaux suisses, les études de K. Huber, E. Stäheli, P. F. Flückiger, E. Ghirlanda ; parmi les travaux français, il faudrait ajoute. Ratel, *Le patois de Saint-Martin-la-Porte*, et indiquer peut-être qu'un certain nombre de travaux, toujours manuscrits, sont répertoriés dans le supplément à la Bibliographie de v. Wartburg; un de ces manuscrits a paru la même année que la thèse de M. M. : Jean Garneret, *Un village comtois, Lantenne, ses coutumes, son patois*. Il me semble aussi que nos atlas régionaux apportent une contribution très importante à l'onomasiologie et aux études de « choses et mots ». Aussi le regret qu'exprime M. M. p. 56 qu'il ne se trouve guère de grands travaux de lexicologie en France et que l'on s'en remette trop souvent aux atlas me paraît peu fondé. Un atlas régional, abondamment illustré, dont les cartes sont accompagnées de commentaires et, classées dans un ordre idéologique, suivent le développement des travaux ruraux, me paraît un excellent recueil de documents lexicologiques.

Dans le ch. 3 « Organisation de l'enquête, présentation des résultats », M. M. traite de quelques-unes des grandes questions de méthode qui ont souvent mis aux prises les dialectologues : questionnaire, points d'enquête, méthode d'enquête, système graphique (p. 67 à 80). Les solutions qu'il adopte sont raisonnables et rejoignent celles auxquelles

on se range de plus en plus aujourd'hui. Il faut louer particulièrement M. M. d'avoir opté pour la méthode de la conversation dirigée, que lui ont rendue facile sa qualité d'enfant du pays et sa connaissance du patois ; nul doute qu'il n'ait recueilli de cette façon le meilleur patois. Mon seul regret sera ici encore d'ordre bibliographique. Les ouvrages auxquels se réfère M. M. sont antérieurs à 1953, date à laquelle il a probablement commencé de rédiger son travail. Or depuis cette date deux événements ont relancé en France la discussion de ces questions de méthode : d'abord le Colloque de Dialectologie romane de Strasbourg, dont les rapports ont paru dans le *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, février et mars 1957 ; ensuite la publication du premier volume de l'*ALMC* (en 1957 elle aussi), publication qui avait donné à M. Nauton l'occasion d'un important article méthodologique (*RLiR* XX, 1956, p. 41-65). — Quant au système graphique, il est évident que M. M. a usé d'une graphie phonétique sur ses carnets. Malheureusement, son imprimeur ne possédant pas un tel alphabet phonétique, il a dû se contenter dans son livre d'une transcription approchée. Le mal n'est pas très considérable puisqu'il s'agit surtout de lexique. Cependant, puisque la palatalisation est un phénoméne typiquement auvergnat (p. 26, 29 et note 1) et que M. M. insiste sur ce point, il est bien fâcheux que la transcription ne distingue pas *ṭ*, *ḍ*, de *ty*, *dy*. C'est d'autant plus dommage que M. M. avait l'occasion de rectifier une erreur d'Edmont qui confond *ṭ*, *ḍ*, avec *ty*, *dy*, ce qui interdit de tracer avec le seul *ALF* l'importante limite de la palatalisation de T, D + y (Nauton, *RLiR* XX, p. 48). Que M. M. ne voie dans cette remarque aucune critique, je sais trop les difficultés de la publication de semblables travaux, mais simplement un regret.

La lecture de la deuxième partie *Les mots et les choses* (p. 83 à 255), est attrayante et pleine d'enseignements. Recherchant le lexique des techniques paysannes, M. M. n'a pas négligé les techniques modernes et les machines les plus récentes. C'est ainsi qu'il a demandé le lexique de la moissonneuse (p. 151 à 153) et de la batteuse (p. 164 à 167). M. Nauton a lui aussi deux cartes dans l'*ALMC* (1001 et 1002) consacrées au batteur et à la batteuse. Le résultat est assez maigre : les noms des divers organes de ces instruments sont ou bien le nom d'un autre outil dont la forme ressemble à cet organe (*rateau*, *timon*) ou bien des mots français légèrement patoisés (*byèlo*, *èmbrèyazé*, p. 153). Le paysan est actuellement bilingue et son patois, déclinant et vieillissant, n'est plus à même d'engendrer des mots nouveaux à partir de son vocabulaire primitif, et il accepte, parce que seuls intelligibles dans son milieu de plus en plus francisé, les termes français que la mécanisation lui apporte. Il était bien de faire cette expérience, mais je crois qu'il n'y aurait pas grand avantage à multiplier à l'avenir les questions de ce genre. — En terminant je veux redire mes félicitations à M. Mazaleyrat pour ce beau travail, qui nous fait attendre avec plus d'impatience la réalisation de l'atlas qu'il nous a promis.

P. GARDETTE et P. NAUTON.

Jaakko AHOKAS, *Essai d'un glossaire genevois d'après les registres du Conseil de la ville de 1409 à 1536* (Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, XXII). Thèse pour le doctorat, Helsinki, 1959, 389 p. in-8. — M. Ahokas se propose d'esquisser, dans sa thèse, les traits particuliers du lexique genevois avant la Réforme. En effet, bien que le glossaire soit suivi d'une phonétique et de quelques remarques morphologiques, il constitue l'essentiel de l'ouvrage. Il se fonde sur un dépouillement des registres du Conseil

de la ville, pour une période qui s'étend sur plus d'un siècle (1409-1536). Ces registres, publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, comprennent 29 volumes de manuscrits originaux; sauf le dernier volume, tous sont rédigés en latin. Dans ce latin médiéval où beaucoup de mots sont des mots dialectaux, sous un déguisement latin, M. Ahokas a fait une récolte abondante de termes précieux : il les a présentés dans leur contexte, interprétés et commentés très judicieusement à la lumière des dialectes actuels. Sans doute ce glossaire compte-t-il des termes qui ne sont pas spécifiquement genevois ou francoprovençaux, l'auteur s'en est expliqué dans son introduction (son but est « de donner une image aussi complète que possible du dialecte genevois »). Bon nombre de ces mots, par contre, sont des termes francoprovençaux que l'on retrouvera à l'autre extrémité du domaine frpr., dans le Lyonnais-Forez (voir M. Gonon, *Essai d'un glossaire forézien, d'après les testaments des XIIIe et XIVe siècles* et, pour le dialecte moderne, les cartes de l'*ALLy*). Tels sont, pour n'en citer que quelques exemples : *affarent* (p. 31) qui correspond à *éférẽ*, *ALLy*, 419° (ce mot désigne chez nous le « pain blanc », sens qui nous invite à rattacher ce terme à la famille de FARINA); *barrota* (p. 78), à rapprocher de *barọ̀ta* « brouette » (*ALLy*, 182, c'est le masculin de la même famille qui s'applique au tombereau); *bouz* « porcherie » (p. 107), conservé en quelques points du domaine de l'*ALLy*, au sens d'étable (carte 292), d'écurie des moutons (carte 315*); *cat(h)ella* « poulie » (p. 126), qui est encore chez nous la poulie du puits (*ALLy*, 736*, *kàdạla*, *-ẹ̀la*, Puitspelu *catella*, *cadela*); *cirus* « sérac » (fromage blanc) (p. 139), qui réapparaît dans *sira* (*ALLy*, 394 « baraton », fromage fait avec le babeurre); *comba* « petite vallée » (p. 146), relevé par M. Gonon, *Essai d'un glossaire forézien*, p. 104, qui est encore actuellement un des noms de la vallée ou du vallon, *ALLy*, 853 et 854; *epognia* « sorte de pain ou de gâteau » (p. 179), nom du pain-gâteau dans nos patois lyonnais, *ALLy*, 420 ; *magninus* (p. 232) « chaudronnier ambulant » comme *maignin* (M. Gonon, *Essai...*, p. 120) et *mànẹ̀*, *ALLy*, 1165.

Une connaissance plus familière du francoprovençal permettra d'apporter çà et là quelques compléments à la documentation de l'auteur. D'abord en précisant l'extension de certains termes : *chapponus*, par exemple (voir p. 129 et 317) n'est pas uniquement genevois et savoyard, la carte 187 de l'*ALLy*, « Une bouture de vigne », fait apparaître de nombreux représentants de ce terme; *patte* « chiffon » occupe une aire beaucoup plus vaste que ne le laisse supposer M. Ahokas : voir *ALF*, 281 et *ALLy*, 598. Peut-être pourrions-nous aussi serrer de plus près le sens de quelques mots : *estuvillieria* (p. 183) doit être une faute de lecture pour *escuvilliera* (on sait que *c* et *t* sont difficiles à distinguer dans beaucoup de textes anciens). Ce terme appartient sans doute à la famille du lyonnais *équevilles* (*ALLy*, 594, Puitspelu *équevilles escuvillies* « balayures, ordures »), dont le sens conviendrait parfaitement au texte cité. La lecture directe du manuscrit aurait permis de voir si *croynichian* (p. 162) ne correspondrait pas à *cruvechief* (p. 327), les graphies de *n* et de *v* étant souvent presque semblables dans les textes et les lettres finales souvent malaisées à déchiffrer ; ce n'est qu'une hypothèse, mais *crunichelier*, cité par Godefroy sans signification, ne permet aucunement de résoudre la question.

Quelques questions se posent enfin au lecteur. Qu'entend M. Ahokas par « termes employés uniquement ou principalement à Genève ou en Suisse romande (p. 307, répartition des mots) ? Si l'on doit comprendre cette expression au sens le plus strict, il faudra probablement réduire de beaucoup la liste publiée sous II : les termes correspondant à

catella, *esparra*, *suta* (II a), *arca*, *buchille* (II b) entre autres, sont bien connus du lyonnais. L'auteur a bien senti, lui-même, qu'une répartition des mots en catégories souffre d'un certain arbitraire (voir p. 316). Un inventaire très rigoureux aurait demandé, en effet, une étude très minutieuse et la constitution du glossaire représentait, à elle seule, un travail déjà long et absorbant : il eût été préférable de chercher simplement à dégager les traits du dialecte francoprovençal. N'y a-t-il pas quelque contradiction entre l'affirmation (p. 318) « blé est toujours désigné par le terme latin médiéval bladum » et les deux textes rapportés p. 254-255, sous l'article *par* où *bladum* a le sens général de céréale et semble s'opposer à *frumentum* ? Contradiction aussi entre : « Les R. n'ont pas d'exemples de cordonnier... » (p. 187) et *cordanier* « cordonnier » (p. 152). On ne s'explique pas très bien, d'autre part, pourquoi M. Ahokas sépare le lyonnais *fara* des termes *farol* et *farot* (p. 194) et le rattache à une base *FLAGRA.

Ces remarques n'ont d'ailleurs d'autre but que d'apporter quelques précisions et ne visent nullement à diminuer la valeur de cet ouvrage. Par le nombre des documents qu'elle donne, l'intelligence et la conscience avec lesquelles ils ont été étudiés, la thèse de M. Ahokas mérite des éloges sincères et les spécialistes du francoprovençal accueilleront avec beaucoup d'intérêt et de symphatie ce livre venu de si loin qui contribue très utilement à la connaissance de leur langue.

P. DURDILLY.

Matériaux pour l'Histoire du Vocabulaire français. Datations et Documents lexicographiques. Fascicule I-A. Première série. Annales littéraires de l'Université de Besançon, vol. 29. Les Belles Lettres, Paris, 1960, 1 vol. in-8°, 266 pages. — Voici la première pierre d'un édifice qui promet d'être considérable. M. Quémada, en effet, a entrepris la tâche de nous doter d'un répertoire complet « des premiéres attestations ou datations des mots, entourées des données graphiques, phonétiques, morphologiques, sémantiques, stylistiques, etc., qu'elles apportent avec leurs contextes ». L'intérêt de cette entreprise est évident. Il est à peine besoin de rappeler l'orientation nouvelle donnée à la lexicologie depuis quelques années par les travaux de M. Matoré et par ceux de M. Quémada lui-même. Le lexicologue ne se satisfait plus d'un travail analytique et descriptif, il vise à la synthèse et à l'explication. L'état actuel de la documentation lexicographique est un obstacle certain aux réalisations de la lexicologie moderne. Les sources sont rares ou inaccessibles. C'est pourquoi il faut donner aux chercheurs la possibilité d'acquérir des informations suffisantes. Les datations des mots, bien qu'elles soient parmi les différents éléments d'information un des plus significatifs, restent fort mal connues. Les travaux qui ont été accomplis en ce domaine — dépouillements complets, inventaires partiels des auteurs de monographies, notes de lectures — se trouvent dispersés un peu partout, de plus, ils manquent de coordination, d'unité de méthode ou de méthode tout court.

La tâche que s'est imposée M. Quémada et pour laquelle — ce qui n'est pas un mince mérite — il a su réunir une équipe de collaborateurs éminents, consiste à regrouper les renseignements fournis par les dictionnaires, lexiques, revues, publications diverses, etc. Chaque mot est présenté avec un entourage de détails les plus nombreux possibles ; la date, le sens, les indications bibliographiques. « Une simple date, lisons-nous dans la préface, ne signifie rien » ; nous ne le savons que trop !

Naturellement, cette première liste n'est pas établie définitivement, des corrections et des compléments pourront y être apportés. Elle permet de faciliter des recherches ultérieures. C'est pourquoi M. Quémada, tout en se félicitant de l'intérêt suscité par cette entreprise auprès des chercheurs, demande aux possesseurs de documents nouveaux de les communiquer et sollicite la collaboration de tous ceux qui sont susceptibles d'apporter à cette œuvre leur contribution. Le Centre d'étude du Vocabulaire français est là pour coordonner et soutenir toutes les « bonnes volontés de la lexicographie ». Ainsi conclut M. Quémada en reprenant un mot d'Oscar Bloch. Nous souhaitons que de telles « bonnes volontés » se manifestent nombreuses pour que ce travail, dont l'ampleur aurait de quoi effrayer, avance le plus rapidement possible. Les lexicologues attendent le jour où ils seront en possession de l'instrument qu'ils souhaitent depuis longtemps e. dont ils ont ressenti jusqu'ici cruellement l'absence.

Wolfang POLLAK, *Studien zum « Verbalaspekt » im Französischen*. Österreichische Akademie der Wissenchaften. Philosophisch-historische Klasse. Sitzungsberichte, 233. Band, 5. Abhandlung. Rudolf M. Roher. Wien, 1 vol. in-8° de 236 pages. — Cette thèse soutenue en novembre 1958 est consacrée à l'étude de l'aspect en français tel qu'il s'exprime dans le verbe. L'auteur, qui fut étudiant brillant à l'Université de Grenoble, connaît parfaitement les possibilités d'expression de la langue dont il traite. Il reprend dans une première partie après un certain nombre de théoriciens français et étrangers tous les aspects de cet important problème. Une bonne place est réservée aux positions de Gustave Guillaume dont l'ouvrage « Temps et Verbe » est mis abondamment à contribution. Les chapitres de la seconde partie traitent des rapports entre le passé composé et le passé simple dans le cours de l'histoire du français et entre l'imparfait et le passé simple. Un certain nombre de questions sont ensuite abordées dans cette perspective : l'imparfait dit de « narration », la concordance des temps et le style indirect libre. Les prises de position théoriques sont éclairées par de nombreux exemples judicieusement choisis. On trouve dans cette bonne thèse nombre de vues neuves et personnelles qui seront certainement discutées dans les compte rendus critiques car elles le méritent.

Marcel COHEN, *Le subjonctif en français moderne*. Centre de documentation universitaire. Paris (s. d.). 1 vol. in-8° de 226 pages, ronéotypé. — M. Marcel Cohen est non seulement l'orientaliste éminent que chacun connaît, il est aussi un historien de la Langue française et un grammairien des plus subtils. Dans *Grammaire et Style. Cinq cents ans de phrase française* publié en 1954, M. M. Cohen s'était déjà préoccupé des problèmes posés par l'emploi des temps en français moderne (depuis 1895 jusqu'à 1953). Cette étude s'achevait sur ces mots : « Il n'y a pas de conclusion possible en quelques lignes. Mais après les tours d'horizon qui s'achèvent ici en 1953 il faudra bien essayer de faire le point avec quelque détail. » Dans ce volume M. M. Cohen « fait le point » en ce qui concerne le subjonctif dans la langue d'aujourd'hui. Remarquant fort justement que les caractéristiques morphologiques d'une forme verbale s'associent rarement à une fonction unique, l'auteur s'attachera non à la vaine recherche d'une idée régissant tous les emplois mais à celle des dominantes. Il estime cette recherche « non inutile... à condition de ne pas s'en servir pour fausser les descriptions de réalités, voire pour essayer de perpétuer certains usages plutôt que d'autres ». Il s'agit là d'un « tableau documentaire ». On cherche

à voir, dans l'usage courant de la conversation comme dans l'usage écrit plus ou moins littéraire, quelles sont les désuétudes qui s'accentuent, quelles sont les conservations et les recrudescences d'emploi. D'où, à côté d'exemples conformes à l'enseignement destinés à mettre en lumière les conservations, l'attention portée aux déviations par rapport aux règles, signes de l'évolution en cours. M. M. Cohen est un lecteur infatigable et un observateur minutieux. Il présente, dans le cadre des grandes divisions de la grammaire traditionnelle, une riche moisson d'exemples patiemment collectionnés depuis un certain nombre d'années. (Peut-être un quasi-exclusivisme dans le choix des citations paraîtra-t-il quelque peu irritant.) Encore, nous assure-t-il, il ne s'agit que d'un échantillonnage. Il regrette qu'aucune proportion de fréquences n'ait pu être calculée. La date des exemples est indiquée dans le texte, mais l'âge des auteurs, la nature de leur profession ou leur titre universitaire sont rejetés dans un Index.

La conclusion à laquelle parvient « l'observateur » est fort intéressante : le bloc subjonctif a gardé sa masse, à considérer les choses dans l'ensemble. C'est-à-dire que « ce qu'on appelle le présent et ce qu'on appelle le passé (composé) non seulement n'ont subi aucune perte jusqu'à maintenant au profit de l'indicatif, mais le subjonctif a gagné récemment une position au détriment dudit indicatif (cas de « après qu'il soit venu »). Quant à la partie comprenant ce qu'on appelle l'imparfait avec son temps composé, le plus-que-parfait, s'il est vrai qu'elle a abandonné... son rôle parlé et qu'elle subit des pertes dans l'écrit lorsque celui-ci se conforme à l'usage parlé courant, le premier fait qui doit sauter aux yeux, c'est que presque toujours ces pertes sont autant de gains pour le présent du subjonctif ». La suite de la conclusion examine les répercussions de ce fait sur le plan de la pédagogie et sur celui de l'écriture. L'auteur constate un certain regain de goût pour le subjonctif éventuel, en particulier dans les phrases du type « il ne croit pas que l'entreprise pût réussir ». Et même entre « il faudrait qu'il vienne » et « il faudrait qu'il vînt » il affirme que les écrivains ont le sentiment d'une nuance. Cette alternance des deux groupes de formes « d'une part, se prête à des jeux subtils d'expression, d'autre part, participe à des emplois capricieux, comme d'une fleur que tantôt on met à la boutonnière, tantôt non ».

Andreas BLINKENBERG, *Le Problème de la transitivité en français moderne. Essai syntacto-sémantique.* Copenhague. E. Munksgaard, 1960. 1 vol. in-8° de 366 pages. (Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab. Historisk-Filologiske Meddelelser. Bind 38, n° 1.) — M. A. Blinkenberg apporte aujourd'hui une nouvelle contribution aux études de syntaxe française avec son ouvrage *Le Problème de la transitivité en français moderne*. Après *L'Ordre des mots en F. M.*, et *Le Problème de l'accord en F. M.*, voici en quelque sorte le troisième volet d'un triptyque. Le sujet traité en ce volume complète les études antérieures sur les problèmes de la construction de la phrase française. M. Blinkenberg a utilisé ici comme là la même méthode dont M. R. L. Wagner a exposé les mérites en rendant compte du *Problème de l'accord* (*BSL*, tome XLVIII, fasc. 2, 1952, n° 137, sub n° 32); nous n'y revenons donc pas, nous savons notre guide sûr.

Si le sujet traité ne peut prétendre à la nouveauté, il est bien vrai que le concept de transitivité reste peu élaboré et sujet, par voie de conséquence, à d'assez grandes variations. D'où la nécessité d'une vue d'ensemble sur le domaine entier de la transitivité en français moderne.

Le volume comprend deux parties de longueur inégale. La première, les six premiers chapitres, présente une définition du concept de transitivité, une étude de sa genèse, étude délicate, comme il est facile de le voir, mais qui permet de dégager quelques traits essentiels du fonctionnement de la transitivité (cette transition dérive d'une cohésion, d'un caractère particulier existant entre deux termes de la phrase, plus spécifiquement entre le verbe et un complément). Elle traite ensuite le problème des variations de la transitivité, celui de ses rapports avec les voix des verbes (diathèses), celui de la transitivité double, c'est-à-dire portant en même temps sur deux objets simultanés et différenciés. Le chapitre VI examine les critères auxquels peut avoir recours le grammairien pour déterminer si l'on se trouve ou non devant un objet du verbe en question. A côté et au-delà des critères traditionnels, souvent inopérants, M. Blinkenberg en propose un dont on reconnaîtra l'efficacité (c'est l'épreuve par la transposition thématique, v. g. Il a dormi toute sa vie/Toute sa vie, il a dormi/Toute sa vie, il l'a dormie). On notera à la fin de ce chapitre ce que l'auteur appelle « une profession de foi dynamiste », parfaitement légitime, ainsi que l'a souligné déjà M. Wagner dans le C. R. précité, mais qui peut ouvrir la voie à des discussions intéressantes.

La seconde partie, plus importante que la première, est consacrée à l'analyse de la transitivité en français moderne. Le chapitre VII étudie dans leur aspect général la base et la forme de la fonction transitive. Le chapitre VIII esquisse un tableau capable de donner une idée générale des possibilités fonctionnelles des verbes ou groupes verbaux, de leur monovalence ou de leur bivalence. Un verbe est dit monovalent quand il reste cantonné dans une seule fonction, transitive ou intransitive et « bivalent » dans le cas contraire (il y a équilibre entre les deux fonctions ou bien un verbe intransitif est occasionnellement transitif et inversement). Les chapitres IX et X nous introduisent dans une analyse poussée jusqu'au détail des diverses espèces d'objets directs et indirects. Les deux derniers chapitres s'occupent de la transitivité des substantifs et de celle des adjectifs de manière à établir l'unité du domaine entier. La conclusion résume très clairement les formes et le fonctionnement de la transitivité en français moderne.

Cette analyse très sommaire ne peut naturellement donner qu'une faible idée de la richesse de ce travail. Sur ce sujet difficile les opinions des grammairiens sont assez divergentes et les théories quelquefois peu précises. L'ouvrage de M. Blinkenberg, si consciencieux, avec sa documentation impressionnante, est rempli de vues neuves et séduisantes qui retiendront l'attention. Il obtiendra certainement la même audience très large que les deux études qui l'ont précédé.

Yves Le Hir, *Rhétorique et Stylistique de la Pléiade au Parnasse*. Publication de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Grenoble, 22. Presses universitaires de France. Paris, 1960, 1 vol. in-8° de 212 pages. — Professeur à l'Université de Grenoble, M. Le Hir explique à ses étudiants depuis un certain nombre d'années des textes de français moderne. Il a publié au Centre de Documentation universitaire un recueil de « Commentaires stylistiques » qui donnent une idée de sa méthode. Le livre qu'il nous offre aujourd'hui est né, je pense, de ce contact répété avec des textes d'époques et d'inspirations différentes, et présente les principes dont les « Commentaires » sont en quelque sorte les applications.

Dans l'avant-propos l'auteur nous dit quel est son dessein. Il existe des grammaires

historiques et des traités de stylistique dont la valeur est reconnue, « est-il sûr pourtant qu'ils puissent nous aider à comprendre historiquement une œuvre des siècles passés ? » Cette préoccupation de « situer » l'œuvre dans son contexte historique était déjà, on s'en souvient, celle qui se manifestait dans son *Esthétique et Structure du vers français*. Elle est à la base d'une saine méthode : il est inutile, en effet, de se répandre en considérations d'ordre esthétique en ignorant de propos délibéré le « climat » dans lequel une œuvre a vu le jour. On ne saurait construire un commentaire valable à partir d'impressions subjectives. Un écrivain utilise des mots, des tours, des images même, qui portent la marque d'une époque : c'est cela que met d'abord en lumière le livre de M. Le Hir.

Une première partie est consacrée aux rapports entre la Grammaire et le Style. Sans se faire d'illusion sur les vertus du classement qu'il adopte, l'auteur étudie successivement l'article, le substantif, l'adjectif, la représentation, le verbe, les mots invariables, l'ordre des mots et la phrase. Classement qui, s'il est moins rationnel que d'autres possibles, est néanmoins commode.

Dans chaque chapitre sont examinés avec un soin minutieux, les « effets de sens » de ce matériel grammatical à partir des valeurs de langue, et c'est là qu'intervient nécessairement l'enseignement des théoriciens. Il est impossible ici d'entrer dans les détails de cet exposé, mais on conviendra aisément de l'excellence de la méthode. M. Le Hir, d'ailleurs, ne se contente pas de dresser un catalogue des différents procédés (ce à quoi l'on voudrait quelquefois réduire la Stylistique pour la garder d'être une forme de la « critique littéraire »), il montre clairement que la grammaire, en définitive, mène à la rencontre du style.

La seconde partie traite des rapports de la Rhétorique et du Style. Cette fois l'auteur nous conduit de siècle en siècle de la Pléiade au Parnasse. Chaque époque a vu naître toute une floraison de traités dans lesquels sont définis et classés, avec une rigueur parfois amusante, les différents procédés que le poète doit mettre en œuvre s'il veut faire une œuvre valable. Les doctrines d'un certain nombre de théoriciens sont exposées et brièvement appréciées. Nous vivons ainsi vraiment dans l'atmosphère où les chefs-d'œuvre que nous connaissons ont vu le jour et en même temps M. Le Hir nous montre avec habileté comment les écrivains authentiques, tout en subissant les nécessités de l'époque et en se soumettant aux contraintes du goût, ont su sauvegarder leur originalité.

M. Le Hir a eu le courage méritoire de lire pour nous auteurs de grammaires et de rhétoriques. Il a extrait de l'œuvre de chacun d'eux le plus significatif et nous le présente avec clarté. Beaucoup de ces livres vénérables, dont l'influence fut souvent grande, sont rares et d'un accès difficile : ies voici mis à notre portée.

On accordera une attentiou particulière au dernier chapitre pour lequel le livre tout entier semble avoir été fait. Derrière le titre modeste « dans le sillage du style » se cache une conception toute personnelle de la stylistique. Je n'affirmerai pas qu'elle ne doit rien aux autres théoriciens, M. Le Hir étant le premier à reconnaître les dettes qu'il a contractées, mais je crois pouvoir dire n'avoir pas eu souvent le plaisir de lire sur un tel sujet des pages aussi intelligentes et suggestives. On a beaucoup discuté récemment de l'objet de la Stylistique, M. Le Hir dépasse ces querelles et montre que cette tard-venue dans les sciences littéraires ou linguistiques doit nourrir les plus vastes ambitions. On ne peut que se déclarer d'accord avec l'auteur sur les tâches qu'il assigne à l'investigation stylistique. La dernière phrase du livre résume assez clairement l'essentiel de la méthode :

« Sans se détourner des recherches traditionnelles, solidement appuyées sur des méthodes historiques, ouvertes à tous les courants des disciplines humaines, la stylistique peut aborder les formes les plus diverses de l'expression linguistique, puisque son objet essentiel demeure l'étude des moyens de signification d'une pensée ; son ambition : la révélation d'une conscience. Quelle chance si, de surcroît, elle rencontre et reconnaît les traits fragiles de la beauté. » Mais c'est tout ce beau chapitre qu'il faut lire. Une analyse rapide ne peut que trahir la richesse, la profondeur, l'originalité des vues qui sont exposées.

Si ce livre ne remplace pas les traités de grammaire ou de stylistique il est peut-être plus utile à ceux qui, sensibles à la magie des mots, cherchent à découvrir par-delà la porte d'or quelque chose du mystérieux visage de la beauté.

Jean BOURGUIGNON.

Bernard POTTIER, *Introduction à l'étude de la philologie hispanique*. 2e éd. 2 vol. polycopiés (124 + 156 p.). Éditiones hispanoamericanas, Paris, 1960. — Il n'y avait jusqu'à présent aucune description d'ensemble de la structure de l'espagnol. M. B. P. nous l'a donnée dans cet ouvrage, dont la 2e éd. vient de paraître. Il s'agit d'un livre remarquable, que l'auteur aurait peut-être préféré appeler, de son propre aveu, *Introduction méthodologique*, son but étant d'« apprendre à interpréter les faits, plutôt qu'apprendre des faits ». Le 1er vol. est consacré à la phonétique, et par « phonétique » M. P. n'entend pas *seulement* la phonétique traditionnelle, parfois trop éloignée de la synthèse linguistique, mais aussi la phonologie. En soulignant le mot *seulement*, nous voulons dire par là que M. P. n'est pas non plus de ces phonologues qui travaillent presque exclusivement sur des abstractions, en oubliant la réalisation des phonèmes, prosodèmes, etc., dans la chaîne parlée. La même tendance à puiser dans les différentes méthodes ce qu'il y a de valable dans chacune d'elles se manifeste aussi, et sans doute encore avec plus d'originalité, dans le 2e vol., consacré à la morphosyntaxe. Cette discipline, plutôt cette perspective toute jeune d'envisager les faits morphologiques et syntactiques, ne compte pas encore beaucoup de travaux. M. P. a très heureusement réussi à combiner dans une méthode qui est la sienne les principes structuraux et ceux de la psychomécanique du langage, de Guillaume. En procédant ainsi, il n'oublie rien qui puisse être utile à l'intelligence de la structure de l'espagnol. — Tout en étant une description de l'espagnol, le livre de M. P. fait aussi preuve d'une excellente théorie linguistique, et on aimerait à avoir des descriptions d'autres langues faites d'après le même modèle. Nous en remercions donc son auteur, en attendant avec impatience la publication annoncée de son *Manuel de Linguistique hispanique*, qui paraîtra dans la collection du Centre de Philologie romane de l'Université de Strasbourg.

Jorge DE MORAIS-BARBOSA.